14

REMARQUES

SUR LA MARCHE SUIVIE DANS LA RECHERCHE DE LA VÉRITÉ RELATIVEMENT AUX ÉPIDÉMIES, ET SUR LE RÉSULTAT QU'AURAIT EU L'EXAMEN COMPLET DES DOCUMENS DE L'AUTEUR FAIT EN 1822,

OU

APPEL

A TOUS LES MÉDECINS AMIS DE LA SCIENCE, DE LA JUSTICE, DE L'HUMANITÉ ET DE L'HONNEUR DE NOTRE PAYS,

PAR M. LASSIS,

Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, membre de l'Académie royale de Médecine de cette ville et de plusieurs autres Sociétés savantes, régnicoles et étrangères, ancien Médecin en chef de divers hôpitaux, etc.

Sic vos non vobis.....

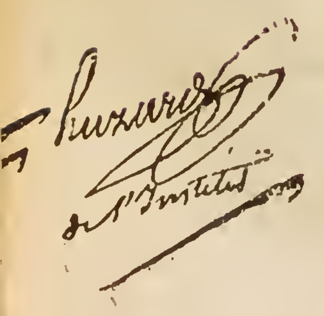
PARIS,

JULES BERRIER, ÉDITEUR, QUAI AUX FLEURS, N. 3.

1833.

On a tout dénaturé relativement à mes travaux, au point que certains écrivains m'ont présenté ces jours-ci comme n'ayant fait autre chose qu'adopter les opinions de M. le docteur Chervin, lorsque c'est ce médecin qui a adopté les miennes, lorsqu'il soutient encore l'erreur sous plusieurs rapports, de manière que ses efforts ne servent qu'à entraver la marche de la science, comme on semble enfin aujourd'hui généralement disposé à le reconnaître. Ne dois-je pas tout faire pour tout rectifier? Il y va de quelques-uns des intérêts les plus chers de l'humanité.

Imprimerie de Chassaignon, rue Gît-le-Cœur, n. 7.



AVANT-PROPOS.

« Voici la vérité, voici l'erreur; voici le bien, voici le mal : d'un côté calamités inouies, de l'autre résultats avantageux incontestables : choisissez. »

Voilà ce que j'ai déjà dit, en réclamant contre les démarches d'un confrère qui, venu long-temps après moi, avec des documens incomplets et de grandes erreurs, a voulu empêcher l'examen des miens, à l'aide de ces erreurs, généralement répandues. Ce médecin, ne pouvant m'opposer de bonnes raisons, ne sachant pas même de quoi il parle, et voulant néanmoins faire le plaisant, a dit, lui, que l'on choisissait l'erreur, en dépit de tous mes avertissemens! Les dernières épidémies dites cho-

téra sont venues faire apprécier son langage, ainsi que sa conduite et la mienne!

Je dirai encore ici : On a un beau rôle à jouer et un rôle entièrement différent : que l'on choisisse également. Si ce n'est pas le premier que l'on choisit, j'en serai peiné, non par rapport à moi, il y a long-temps que j'ai fait abnégation de ma personne ; ce sera par rapport aux autres hommes, par rapport à la science et à l'honneur de notre pays!

Dans un écrit que je viens de publier, à l'occasion de la question des quarantaines élevée dans le sein de l'Académie des Siences, je n'ai pu offrir qu'un apperçu sur la marche à suivre dans l'examen de cette question et de toutes celles qui s'y rattachent, comme je n'ai pu faire connaître qu'en partie la source où l'on doit puiser; mais j'ai promis de donner sous peu des développemens : je tiens parole.

Que l'on ne voie point ici une question de personnes, que l'on ne voie point une question d'intérêts privés. Plus de vingt-cinq années de travaux, auxquels je me suis livré dans le silence, peuvent prouver combien je suis peu avide de faire du bruit et de me prévaloir. Mais je n'ai pu avoir l'intention de laisser toujours enfouie la vérité, que j'ai cherchée avec tout le zèle dont je suis capable. D'ailleurs, j'ai déjà trop obtenu pour ne pas vouloir et espérer obtenir beaucoup encore.

Il est sans doute très nécessaire que, dans une affaire de cette importance, la marche suivie soit bien connue. Il s'agit, même en cela seul, d'une tâche qui n'est ni sans difficulté, ni sans inconvénient sons d'autres rapports; mais personne ne se présentant pour la remplir,

peut-être convient-il de s'en charger à un médecin qui a déjà fait toute sorte d'efforts et de sacrifices, qui a rassemblé le plus de faits, qui a composé le plus de mémoires propres à conduire au but désiré, qui a traité *à fond* toutes les questions agitées, et qui a obtenu, en théorie et en pratique, les résultats les plus notables.

Jamais on ne s'est plus occupé, que dans ces derniers temps, des questions relatives aux maladies épidémiques; mais qu'a-t-on obtenu, où est-on arrivé, en suivant une autre marche que celle que j'ai indiquée et que j'ai *toujours* suivie moi-même? On en est à déclarer que *tout ce que l'on sait c'est que l'on ne sait rien*, ni sur la nature du mal, ni sur ses causes, ni sur son traitement! Jamais, en effet, on ne vit régner plus d'épidémies dans un temps de paix, d'abondance et de bonne température, tel que celui dont on a joui généralement depuis long-temps! Le mal s'est développé et il a exercé le plus de ravages précisément là où l'on s'est le plus attaché à faire l'application des doctrines admises!

Une partie des faits que j'aurai à citer sont déjà connus, je le sais; néanmoins je dois en faire mention, ainsi que de ceux qui peuvent ne pas l'être, afin de présenter un ensemble nécessaire.

Si je m'abuse, en me flattant de divers avantages, on s'est privé du droit de le prétendre en n'examinant pas.

Ce nouvel écrit pourra servir à l'histoire de la science; il pourra servir aussi d'avertissement pour ceux qui, comme moi, peuvent être animés du désir de combattre de grandes erreurs: il pourra les instruire de ce qu'ils

doivent attendre s'ils veulent persister dans leurs efforts contre de grands obstacles, et surtout contre diverses passions opposées à leurs nobles desseins!

Quiconque voudra être au courant de l'état de la science, pourra prendre quelque intérêt à cet écrit.

Le médecin dont j'ai voulu parler au commencement de cette préface, et que j'avais d'abord accueilli, est venu se mettre, en quelqne sorte, en travers sur mon chemin : il a tout enrayé; il a dépouillé la médecine française d'un grand avantage; il a fait un tort incalculable à l'humanité, qui a continué d'être exposée à des calamités inouies, faciles à éviter. Ce médecin s'est servi de grandes erreurs encore généralement répandues : celle de l'infection et celle de maladies distinctes imaginaires; il a abusé même de mon accueil, pour écarter les seuls documens propres à conduire au but que l'on doit avoir en vue. Il est temps, enfin, de tout remettre à sa place.

REMARQUES

SUR LA MARCHE SUIVIE DANS LA RECHERCHE DE LA VÉRITÉ RELATIVEMENT AUX ÉPIDÉMIES, ET SUR LE RÉSULTAT QU'AURAIT EU L'EXAMEN COMPLET DES DOCUMENS DE L'AUTEUR FAIT EN 1822,

OU

APPEL

A TOUS LES MÉDECINS AMIS DE LA SCIENCE, DE LA JUSTICE, DE L'HUMANITÉ ET DE L'HONNEUR DE NOTRE PAYS,

Sic vos non vobis.....

Un ministre français très célèbre disait avoir pris une ville en dépit de trois rois, dont l'un était le roi de France. Pour moi, qui ne prétends nullement à la célébrité, il faut néanmoins qu'en faisant tout pour le triomphe de la vérité, relativement à différens points de la plus haute importance, j'aie pour adversaires des médecins français qui semblent avoir le plus particulièrement la mission de chercher et de défendre cette vérité. Depuis longues années, après de longues études des connaissances fon-

dament les de la médecine, j'ai fait, avec toute sorte de peines et de sacrifices, l'application la plus avantageuse de mes principes; je l'ai faite principalement en faveur de plusieurs milliers de mes compatriotes, d ns les pays étrangers, ainsi que dans la France elle même; et d'autres compatriotes, mes propres confrères, font tout pour m'en punir !

Si, ayant été plein de confiance dans l'esprit de justice de mes confrères, ainsi que dans leur amour pour la vérité, j'ai été trompé dans mon attente par rapport à quelques-uns; et si, n'étant nullement préparé à ce mécompte, quelquefois j'ai dû céder à un juste ressentiment, alors, au lieu d'examiner la légitimité de ma plainte, au lieu de considérer que j'ai travaillé plus de trente années sans chercher à faire même le moindre éclat; que, loin d'attaquer qui que ce fût, j'ai souvent défendu mes adversaires, et qu'enfin, je n'ai fait qu'accomplir un devoir en défendant mes propres documens, on m'a imputé à crime cette défense, on m'a imputé à crime de ne pas continuer d'observer un silence et d'user de ménagemens dont on a grandement abusé; et tandis que c'est moi qui suis attaqué, on prétend que c'est moi qui attaque! Ne devrait-on pas demander si ce n'est pas moi seul qui ai des motifs de plainte? si la science et l'humanité n'en ont pas elles-mêmes, par rapport à la marche que l'on suit et aux maux inouis qui en résultent? Ne devrait-on pas demander si l'on a satisfait à l'obligation que l'on pouvait avoir, à l'égard des documens nombreux et de tout genre que je possède?

Des faits relatifs à une question importante n'appartiennent pas seulement à celui qui les a recueillis : il n'y a pour lui qu'une obligation plus étroite de les défendre contre toute atteinte. Je ne puis donc rester indifférent, lorsqu'au lieu de mettre à profit des documens immenses que j'ai rassemblés depuis long-temps et les exemples de l'heureuse application que j'ai pu faire de mes principes, on semble vouloir mettre tout en œuvre pour entretenir les erreurs que je combats!

J'espère faire voir ici de plus en plus que l'on s'est mis dans une fausse route par rapport à toutes les questions relatives aux épidémies, en écartant mes documens, pour ne s'occuper que

de ceux d'un autre médecin venu long-temps après moi, qui ne soutient la vérité qu'en un point où je l'ai soutenue moi-même avant lui, qui l'accompagne de grandes erreurs, qui empêche ainsi de la mettre à profit, et qui, d'ailleurs, n'apporte que des documens beaucoup moins nombreux, moins variés, moins authentiques et moins concluans que les miens.

Malgré les inconvéniens dont je viens de parler dans les documens de ce médecin, M. le docteur Chervin, je n'ai pas laissé de l'accueillir, sans chercher à faire remarquer en aucune façon ces mêmes inconvéniens. Au lieu de songer à user de mes droits et de mes avantages, j'ai voulu, moi, donner l'exemple de deux médecins qui, se rencontrant dans une même carrière, se font un mutuel accueil, et s'occupent uniquement à l'envi des moyens de se rendre utiles; plutôt que d'offrir le spectacle et le scandale de deux hommes qui ne respectent rien, qui sont uniquement mus par leur propre intérêt, et qui ne cherchent qu'à se dénigrer réciproquement. J'ai eu foi dans l'esprit de justice, les lumières et l'amour du bien de mes confrères en général, notamment de mes collègues de l'Académie de médecine de Paris. Malheureusement M. Chervin a paru aussi loin de partager mes principes en fait de procédés, que par rapport aux hauts points de médecine à décider; et, si ce médecin se flatta d'en imposer à l'administration et même à un grand nombre de confrères, en se servant des erreurs généralement répandues, erreurs prises pour la vérité, son attente ne fut point vaine! Il n'a pas craint de faire des démarches dans les bureaux du ministère et ailleurs, pour que ses documens fussent examinés seuls, ou du moins les premiers « sauf, a-t il dit, à examiner les miens plus tard, si on le jugeait à propos! »

Ceux qui ont toujours été au courant de l'état de la science savent tout ce que j'ai eu à faire et tout ce que j'ai fait depuis 1805, pour disposer les esprits à examiner et à reconnaître les vérités que je soutiens.

Lorsqu'après avoir lutté ainsi seul pendant long-temps contre des obstacles de tout genre pour obtenir cet avantage, je crus y être parvenu, c'est-à-dire en 1826, M. Chervin,

qui n'avait pris aucune part à mes efforts, chercha à s'approprier la place que j'avais préparée. Dans cette circonstance on aurait pu et dû, ce me semble, dire à ce médecin : « Vous arrivez trop tard. » Alors aussi on aurait pu justifier ce langage par un grand nombre d'objections, telles que les suivantes :

« Vous ne voulez nous apprendre que ce qu'un autre médecin français soutient et ce qu'il a prouvé depuis longues années; ce qu'il soutient, non-seulement comme vous le faites, par rapport à une maladie distincte imaginaire, mais encore par rapport à toutes les autres affections analogues; ce qu'il a prouvé, non-seulement par des faits relatifs aux causes d'une même époque et de certains pays, mais encore par des faits de tous les temps et de tous les lieux, et même en prenant les choses de plus haut, en considérant aussi la nature du mal, en s'appuyant également du sentiment des observateurs les plus justement estimés, anciens et modernes, ainsi que des résultats immenses de sa pratique particulière, du jugement porté sur ces divers faits par un grand nombre de médecins des plus compétens et même de celui de divers corps savans, notamment de l'Académie des sciences, d'un congrès médical formé à Barcelone d'après sa proposition, congrès dû ainsi à l'accueil qu'il reçut comme auteur de l'ouvrage le plus complet qu'il y eût sur les questions agitées, etc. Si, comme lui, vous combattez le système de la contagion, vous ne le faites donc qu'avec beaucoup moins de faits qu'il n'en a apporté long-temps avant qu'il ne fût question de vous en aucune façon. D'ailleurs vous considérez la question de la manière la plus retrécie, par conséquent la moins philosophique, la plus éloignée de la marche actuelle de la science et la moins digne de notre époque, à laquelle vous vous montrez absolument étranger. »

» Outre l'inconvénient de n'apporter que des documens très-incomplets, vous ne les appliquez qu'à une dénomination vague, arbitraire et absolument insignifiante, qui sera bientôt abondonnée, de manière que ces documens, eussent-ils en eux-mêmes cent fois plus d'importance qu'ils n'en possèdent, suivant le sort de cette dénomination, ils seront également mis de côté

à leur tour; ils seront frappés de nullité; tous vos efforts auront ainsi porté à faux; ils n'auront servi qu'à embrouiller les choses, à entraver la marche de la science (1)! Dès ce moment ils sont loin d'avoir l'application dont ils seraient susceptibles. »

» Au lieu de tout faire pour repousser les documens les plus *nombreux* et les plus *complets*, vous devriez vous féliciter de trouver de tels auxiliaires, puisque vous reconnaissez vous-mêmes l'insuffisance des vôtres. Vous devriez vous féliciter également de trouver toute frayée, en France, et par un de vos confrères et de vos compatriotes, au moyen de travaux et d'efforts immenses, la route que vous vouliez suivre, ou plutôt de

(1) N'est-ce pas ce qui s'est réalisé et ce qui se réalise encore aujourd'hui? Si M. Chervin veut intervenir dans les questions actuelles, ce n'est qu'en se mettant en contradiction avec lui-même; c'est sans aucune espèce de titre, ni aucune sorte de mission. Si, selon ce médecin, qui, par cela seul, a prouvé qu'il n'entend rien aux questions soulevées, qui, par cela seul, a prouvé qu'il ne sait pas de quoi il parle, ou qu'il espérait en imposer; si, dis-je, selon lui, les faits que j'ai recueillis sous d'autres dénominations que celle de fièvre jaune, ne devaient point être appliqués à ce qu'il appelle ainsi; si ce dût être son tour, lorsque l'on prétendait n'avoir à parler que de cette affection*, de même nécessairement, ceux qu'il a recueillis, lui, sous ce nom, ne doivent point être appliqués non plus à ces autres dénominations. Il ne peut pas avoir dit que moi seul, et non lui, je me suis occupé des affections auxquelles on les a appliquées, et vouloir qu'aujourd'hui ce soit lui seul, et non moi, que l'on doit regarder comme compétent pour traiter les diverses questions qui les concernent. Du moins si, désirant tirer ses documens de cet état de nullité que j'avais annoncé, il veut actuellement faire cette application, il devrait aussi, pour être juste et judicieux, reconnaître et déclarer hautement qu'il s'est trompé. Ses amis, qui l'ont imité dans son langage et sa conduite à cet égard, devraient l'imiter également dans cette déclaration. Enfin, si mon tour n'est pas arrivé dans ce moment, quand viendra-t-il? Quand mettra-t-on à profit les faits nombreux et variés que j'ai recueillis?

*Ce que j'ai contesté, attendu qu'alors tout avait été fait et terminé par moi pour cet objet, comme pour toutes les autres affections fébriles épidémiques.

voir atteint le but auquel vous aspiriez (1); car l'amour du bien est sans doute votre seul mobile; tel est sans doute l'unique objet de votre ambition. »

» Il était important que ce que vous regardez vous-mêmes comme la bonne doctrine fût représenté sur le théâtre et au moment de la plus grande épidémie de ces derniers temps; or, pouvait-elle, cette doctrine, l'être plus parfaitement que par un médecin qui avait déjà tant fait pour la science par rapport aux points en litige; qui, en diverses autres missions qu'il s'était déjà également imposées, ou qu'il avait reçues du gouvernement, avait obtenu des résultats sans exemple et s'était ainsi concilié la plus grande estime, même de la part de nos ennemis; qui avait déjà ainsi honoré le nom français et marqué sa place à Barcelone? Se voyant seul dans le cas où il se trouvait à l'époque indiquée, n'a-t-il pas dû croire faire une chose *utile* et *importante* (2)? N'a-t-il pas tout fait pour remplir les vues qui durent le diriger dans cette nouvelle mission? Parce que ce n'est pas vous qui l'avez remplie, cette mission, doit-on n'en tenir absolument aucun compte? Les partisans de l'erreur, MM. les commissaires de 1821, en leur particulier, doivent se féliciter beaucoup, eux, s'ils peuvent espérer le succès de vos démar-

(1) Quiconque ne veut pas fermer les yeux à l'évidence peut, je crois, reconnaître aisément que ce but a été atteint effectivement par moi, et qu'il l'a été sur tous les points; tandis que, d'après les propres aveux de M. Chervin, ses documens seuls sont insuffisans pour y conduire même sur un seul point. Voyez, entre autres, son écrit contre M. de Boisbertrand.

(2) D'après un rapport fait sans connaissance de cause, sans avoir examiné en aucune façon mes documens, plusieurs sociétés savantes, à l'instar les unes des autres, ont attribué cet avantage au voyage que M. Chervin a fait après moi; tandis que ce voyage eut été absolument inutile, lors même que ce médecin aurait rapporté autant de documens que moi; et je prouverai bientôt dans cet écrit que, quoique l'on ait fait entendre qu'il en a rapporté beaucoup plus, il en a rapporté beaucoup moins!!!

ches, tendant ainsi à repousser les faits les plus propres à la renverser (1). »

» Vous parlez de fièvre jaune, vous voulez que l'on s'en occupe comme vous; eh bien! n'est-ce pas ce qu'a fait M. Lassis,

(1) Je dois interrompre ici l'article des objections que l'on pouvait faire à M. Chervin, pour présenter diverses réflexions propres à les justifier.

Les documens de ce médecin ont fait beaucoup de bruit, parce qu'il est venu à une époque où j'avais déjà employé tous les moyens les plus propres à disposer les esprits à examiner et à reconnaître la vérité, du moins en quelques points; parce qu'il n'a ainsi rencontré que de légers obstacles, qui ne purent que donner de l'éclat à l'examen et au rapport qui en ont été faits; parce que les miens, pour lesquels cet examen, ce rapport et cet éclat devaient avoir lieu, lui furent sacrifiés, quoique considérés par les médecins les plus compétens et par des corps savans, notamment pas l'Académie des sciences, comme les plus complets et les plus concluans; parce que d'ailleurs il a trouvé un grand appui chez la plupart de nos confrères, que j'avais eu pour adversaires comme partisans de la contagion, et que je retrouvais pour adversaires encore comme partisans de l'infection; tandis qu'à ce dernier titre ils devenaient ses partisans; parce que j'ai eu pour adversaires aussi tous les médecins sans exception, comme partisans de maladies distinctes, imaginaires; parce que, enfin, M. Chervin a trouvé un autre moyen de faire du bruit, en attaquant directement MM. les commissaires de 1821, comme en saisissant le moment, amené surtout par mes efforts, où l'enthousiasme pour ces messieurs était presque entièrement éteint; tandis que, pour moi, voulant éviter autant que possible, tout ce qui pouvait sentir la personnalité, je m'étais toujours borné à exposer les faits, sans chercher à les mettre moi-même en opposition avec ce qu'ont rapporté ces médecins. J'étais persuadé que ces faits seuls, considérés en eux-mêmes, suffiraient; j'étais persuadé que, par eux seuls, par leur masse, par leur ensemble, ils pouvaient conduire à la vérité; je m'étais flatté que, sans soulever aucune passion, sans mettre personne en jeu, comme l'a fait M. Chervin, ils produiraient une impression profonde, solide et durable relativement aux choses!

Que M. Chervin se fût présenté comme moi, dès 1814, on aurait vu s'il aurait fait autant de bruit. On l'aurait d'autant moins écouté, qu'à cette époque le mal était désigné sous le nom de typhus; et, eût-il été

non avec vous, mais avant vous, mais plus que vous et avec plus de fruit? N'est-ce pas ainsi, par exemple, que vous appelez le mal qui régna, en 1821, à Barcelone, et dont vous prétendez avoir trouvé tant de traces au bout de plusieurs années; de sorte que ce médecin a dû en voir bien d'autres, lui qui s'est rendu dans cette ville à une époque où ce mal existait encore, sous toutes les formes et dans tous les points. Vous vous permettez, il est vrai, d'avancer que M. Lassis n'a jamais vu un seul cas de

question de fièvre jaune, on ne l'aurait pas écouté davantage, même quand il aurait eu plus de faits qu'il n'en possède. A cette même époque je me suis présenté, moi, sous le nom adopté; je me suis présenté avec tous les faits, avec des *résultats* avantageux de l'application de mes principes : pouvait-on quelque chose de plus ? Et cependant, loin d'obtenir un examen, je n'ai obtenu que des insultes et des outrages!!!

S'il suffisait de se présenter, n'importe quand, notamment en 1822, avec les documens recueillis par M. Chervin, en Amérique d'abord, et en Espagne ensuite, pourquoi ne s'est-il pas présenté effectivement cette année-là? Ses documens d'Amérique, il les avait; ceux de l'Espagne, je pouvais les lui procurer, je pouvais lui en donner beaucoup d'autres encore. Mais il n'a pas cru lui-même qu'alors il y fît bon; il a mieux aimé passer son temps à aller chercher des faits tout trouvés, laissant ainsi l'humanité exposée à de nouveaux résultats de l'erreur, de quelques-uns desquels elle a pu être préservée par mes efforts. Moi-même, en 1822, je crus n'avoir autre chose à faire que redoubler de zèle dans l'emploi de moyens propres à appeler de plus en plus l'attention des médecins sur les questions agitées, quoique, plus tard, en 1825, une petite partie seulement de mes documens dût paraître tellement suffisante aux yeux de quelques médecins compétens, qu'ils voulurent les exploiter à leur compte, en profitant du désordre général; tandis que d'autres médecins, qui aimèrent mieux condamner et dénigrer que d'examiner, en rejetaient la totalité.

Pouvait-on se flatter d'obtenir un examen pour des documens en opposition avec ceux de MM. les commissaires, dans un temps où tout était plein d'enthousiasme pour l'erreur et pour ceux qui la soutenaient; où des chants de triomphe se faisaient entendre en faveur des contagionistes, comme depuis ils se sont fait entendre en faveur des infectionistes; où des places, des pensions, des médailles, des éloges publics, des honneurs leur étaient assurés?

cette maladie, pas même dans le lieu dont il s'agit, qui est le plus grand théâtre de ses ravages dans ces derniers temps (1). Mais vous ne faites que vous donner ainsi de nouveaux torts très graves; vous ne faites que prouver, nous ne dirons pas de la mauvaise foi et de l'ignorance, mais de l'injustice, de la légèreté et de l'inconséquence; vous ne faites que prouver par là que vous ne savez ni ce que c'est, ni ce que ce n'est pas que cette prétendue maladie distincte! Vous voulez faire entendre, par votre assertion, que son voyage en Espagne, non plus que ses autres travaux, ne doit être compté pour rien! Mais l'avez-vous vu, vous, ce mal dans Barcelone, en vous y rendant long temps après que l'épidémie a eu cessé? Et que diriez-vous si l'on vous prouvait que M. Lassis l'a vue, et dans le lazaret de cette ville (le séminaire), et dans l'hôpital général (*Santa-Cruz*), et dans les maisons particulières, même dans celle qu'il habitait? si l'on vous prouvait que cette affection, qui aurait toujours été invisible pour M. Lassis, n'est autre chose que *nos maladies appelées fièvres bilieuses, rémittentes, intermittentes ou continues*, *enfin une gastro-entérite;* que ces maladies, que l'on voit partout et en tout temps; si l'on vous objectait que vous-même, dans un de vos derniers écrits déjà cité (page 26), vous déclarez qu'elle est telle en effet, de manière qu'il ne peut y avoir un seul médecin, et surtout un médecin d'hôpital, qualité qu'a eu plus de vingt années celui que vous attaquez, qui n'ait journellement occasion de l'observer? »

» Ce n'est pas tout : à l'erreur de la contagion, vous en substituez une autre; vous n'abandonnez celle-ci que pour vous jeter dans celle-là, et vous consacrez aussi l'opinion erronée d'une maladie particulière et distincte dans ce que vous appelez fièvre jaune.

(1) Voyez page 30 d'un écrit dirigé contre moi, en réponse à de premières réclamations, écrit où tout est dénaturé, depuis le titre et l'épigraphe, jusqu'aux derniers passages. Il est intitulé : *Examen des nouvelles opinions de M. le docteur Lassis, etc.*

Quoique, comme nous l'avons rappelé tout-à-l'heure, dans certaines occasions, où certains intérêts vous portentà le faire, vous disiez vous-même que ce n'est *autre chose* qu'une de nos maladies les plus ordinaires ; car ce langage n'est qu'une inconséquence et une contradiction de plus de votre part, tout ce que vous avez dit et fait d'ailleurs suppose effectivement cette distinction. N'est-elle pas supposée, par exemple, lorsque vous dites ne vous être occupé, vous, que de cette prétendue maladie distincte; lorsque vous dites ne l'avoir jamais vue en Europe, où vous avez passé 25 ou 30 années et où vous avez commencé et terminé vos études médicales (1). Certes, s'il y a jamais eu maladie distincte, c'est bien, il nous semble, dans une maladie assez rare, assez difficile à apercevoir pour, qu'un médecin aussi éclairé et clairvoyant que vous, n'ait pu le reconnaître dans cette partie du monde, même une seule fois en un grand quart de siècle. »

« Mais tout ce que vous dites et faites ne prouverait-il pas que vous n'avez pas d'idées bien assises, bien arrêtées sur la

(1) Ce médecin, qui vient de déclarer, page 26 de l'écrit déjà cité, ce que nous venons de rapporter, dit, page 36 du même écrit, qu'avant 1828 il n'avait pas vu en effet cette maladie en Europe, de manière que, pour être au courant, il lui avait fallu absolument aller lui-même à Gibraltar*; ce qu'il a fait, aux frais du gouvernement, qui doit s'en rapporter aux médecins, et qui est souvent disposé aux plus grands sacrifices, même en faveur des doctrines les plus erronées, lorsque l'on est parvenu à les lui faire regarder comme les meilleures.

De cette mission de M. Chervin, qu'est-il résulté? Un écrit en deux volumes in-octavo, qui est bien l'œuvre la plus insignifiante qui ait jamais été produite : aussi n'en a-t-il guère été question, qu'à l'occasion d'une polémique élevée entre ce médecin et ses collègues.

* Car il ne peut, nous dit-il sérieusement, s'en rapporter qu'à sa propre personne. Ne doit-on pas en effet, trouver qu'il ne peut avoir de meilleur guide, que tout est conséquent et judicieux dans sa manière de juger des choses, comme dans son langage et sa conduite, et qu'il ne peut y avoir de *bien vu* et de *bien fait* que ce qu'il fait et ce qu'il voit!

nature de cette fièvre jaune, puisque, tantôt vous la présentez; vous en parlez comme étant *très-distincte*, et que, d'autrefois, vous la dites formellement identique avec nos maladies *les plus communes* ? Ne serait-on pas de plus en plus autorisé à conclure que vous ne savez pas bien de quoi vous parlez, quand vous dites, et quoique vous disiez n'avoir jamais étudié qu'elle ? Ne voit-on pas que, dans tous les cas, vous êtes bien peu équitable, bien peu versé dans les connaissances fondamentales de la médecine, bien léger et bien inconséquent ? »

» N'auriez-vous pas dû, avant tout, déterminer exactement en quoi consiste réellement le mal dont il s'agit? La première chose à faire, dans toute discussion, n'est-ce pas de savoir de quoi l'on parle? C'est la marche qu'a suivie le confrère que vous avez tant à cœur d'écarter, tandis que vous devriez ne songer qu'au bien de la science et à l'honneur de notre pays, intéressés à ce qu'en France on ne vous ait pas attendu pour tout faire dans la vue d'éclaircir les questions à résoudre, et pour appeler l'attention des autres médecins sur ces questions. »

» Étant donc loin de savoir vous même ce que c'est que la fièvre jaune, comment pouvez-vous juger si tels ou tels documens s'y appliquent ou ne s'y appliquent pas, s'ils lui appartiennent ou ne lui appartiennent pas? Vous ne pouvez pas même dire, avec connaissance de cause, que vous ne vous êtes occupé que de cette affection, et non de telle ou telle autre analogue; puisque vous ne pouvez pas savoir si elles sont, ou si elles ne sont pas identiques. »

» Par ses recherches, M. Lassis a rempli une lacune immense. Il a satisfait aux voeux des Papon, des Berthe, en un mot de tous les amis de la science et de l'humanité, pour la réunion des faits de tous les temps et de tous les points du globe. Il a fait plus, il a recueilli également le sentiment des meilleurs auteurs; il a appliqué l'un et l'autre, et ces faits et le sentiment des auteurs les plus estimés, à chacun des points en discussion. Sur plusieurs de ces points, il a atteint le but qu'il devait avoir en vue, c'est-à-dire que, sur ces points, il a eu l'avantage de voir adopter ses opinions. Si, sur quelques autres, il n'a pas

encore opéré la conviction, c'est que la tâche était trop grande pour être déjà remplie; mais il a tracé la route, il a fourni les moyens de la parcourir avec sûreté et de reconnaître la vérité, de quelque côté qu'elle se trouve. On peut même dire, que, si l'on n'a pas encore eu cet avantage, on ne doit s'en prendre qu'à ce que l'on n'a pas encore examiné ses documens en entier, à beaucoup près. Peut-être que, par cet examen, on aurait vu que tous sont employés au profit de la vérité; tandis que les vôtres sont employés au profit de l'erreur (1). Et vous voudriez que l'on différât encore cet important examen, pour s'occuper exclusivement de vous seul! Vous demandez « que l'on ait à ne s'occuper du résultat de ses travaux, que quand on aura fait un rapport sur le résultat des vôtres! »

» Pour vous faire ainsi passer le premier, il faudrait violer toutes les lois de la raison et de la justice, toutes les règles fondées sur l'un et sur l'autre et consacrées par l'usage, tous les droits de la priorité ordinairement si respectés, droits qu'en toute occasion on fait valoir; ce serait violer aussi les intérêts de la science, de l'humanité et de l'honneur de notre pays, droits et intérêts que vous devez reconnaître et respecter vous-même. »

» Pourquoi, si vous prétendez pouvoir être compté comme ayant fait preuve de zèle, comme vous étant livré à des travaux utiles et imposé de grands sacrifices, ce que l'on pourrait contester, pourquoi répudier l'avantage de pouvoir compter aussi du moins un autre médecin français dans ce cas? Est-ce vous qui, depuis le commencement de ce siècle, vous êtes livré sans relâche à toute sorte de travaux, avec toute sorte de peines (2) et de sacrifices, pour éclaircir les questions dont il s'agit; qui,

(1) Je ne prétends pas que l'on devait nécessairement tenir ce langage à M. Chervin : l'état actuel des idées ne le permettait peut-être pas; mais je prétends que, selon la saine doctrine, on le pouvait.

(2) Le rôle de M. Chervin a toujours été de chercher des vérités toutes trouvées, soit en Amérique, soit en Espagne. Il n'a eu qu'à constater ce qui était déjà tout prouvé, ce qui l'était surtout par moi et par tous les corps savans des pays où il a passé; tandis que, pour moi, j'ai toujours

dès 1814, aviez terminé les recherches nécessaires pour cet objet; qui, à cette époque, aviez déjà, et presque toujours sur de grands théâtres, fait l'application la plus avantageuse de vos principes; qui, dès 1818, soumettiez à l'impression l'ouvrage le plus complet qu'il y eût alors et qu'il y ait encore aujourd'hui, ouvrage où sont consignés tous les résultats indiqués ainsi que tous les autres faits anciens et nouveaux, et traitées toutes les grandes questions dont on s'occupe le plus maintenant et toutes qui s'y rattachent, enfin qui a été accueilli généralement en France et chez les étrangers, où il a reçu les honneurs de la traduction comme offrant les avantages dont nous venons de parler? Est-ce vous qui êtes allé à Barcelone au moment véritablement le plus favorable à l'observation, qui en avez rapporté les documens les plus nombreux, qui avez formé sur ce théâtre du mal l'assemblée médicale la plus compétente qui ait jamais existé? Est-ce vous qui avez embrassé toutes les questions relatives aux maladies épidémiques agitées, qui les avez considérées sous toutes les faces, qui avez recueilli tous les faits propres à les éclaircir, qui avez rapproché les faits entre eux et qui les avez ainsi mis dans le cas de s'appuyer et de s'éclairer mutuellement, qui avez recueilli de même l'opinion de tous les auteurs, qui avez composé des mémoires pour chacun des points à examiner, et qui avez, par tous ces moyens, appelé depuis longtemps l'attention de tous les autres médecins sur ces divers points, etc. etc. etc.? »

eu à lutter corps à corps contre l'erreur, comme je suis obligé de le faire même encore aujourd'hui. Ainsi parler, et parler toujours du courage de M. Chervin, de son zèle à combattre l'erreur, ne parler que de lui, même à propos de peste, de typhus, de choléra, dont il dit, lui, très clairement et très formellement, ne s'être *nullement* occupé; tandis qu'il reconnaît que je m'en suis occupé, moi, comme je me suis occupé de ce que l'on appelle avec lui fièvre jaune, c'est faire voir que l'on se joue de la justice, comme de la vérité, de la science, de l humanité et de la crédulité de nos confrères; c'est nuire à la science, puisque c'est faire croire que c'est du côté de ce médecin qu'il faut chercher la solution désirée.

» Auriez-vous sur M. Lassis tous les avantages qu'il a incontestablement sur vous, aux yeux de quiconque peut se flatter d'être judicieux, éclairé, et d'avoir examiné vos travaux respectifs et leurs résultats, de quiconque ne veut pas prononcer sans connaissance de cause, il ne laisserait pas d'être indigne de vous de persister dans votre demande. Vous devez plutôt chercher à la faire oublier, s'il est possible. Elle est injurieuse pour chacun de nous en particulier, comme pour l'académie entière et même pour l'administration. Vous devez penser que ce corps savant (l'académie) *justement estimé, en raison de ses lumières, de son amour pour la justice, pour les intérêts de la science et pour l'honneur de notre pays*, saura bien faire la part de chacun; vous devez penser qu'elle saura bien démêler et distinguer ce qui peut vous appartenir, de ce qui appartient à tout autre, en ayant en main toutes les pièces, au lieu de n'avoir que celles de l'un de vous. Vous ne voulez sans doute pas que l'on ne parle que de vous et de vos propres intérêts; vous êtes trop dévoué à ceux de la science, vous êtes trop *désintéressé* par rapport à vous-même, comme vous cherchez à le faire entendre et comme le répètent vos amis, pour former un tel vœu et le manifester; vous voulez que l'on s'occupe aussi, du moins en même-temps, de la manière la plus efficace, des questions à résoudre; or, quelle que soit celle qui est posée par vous, on ne saurait être trop éclairé pour cette solution. En supposant qu'un certain nombre de faits suffisent pour cet objet, on ne peut, dans ce moment, savoir si les vôtres offrent cet avantage. Si on le savait, cette solution serait toute trouvée, et même, dans ce cas, avant de dire que l'on doit vous attribuer le mérite et l'honneur d'avoir seul tout fait, ou d'avoir fait plus que qui que ce soit et d'attirer ainsi sur vous toutes les louanges et toutes les récompenses, il faudrait examiner si un médecin qui a fait de plus longs et de plus grands travaux que vous n'en avez fait vous même, et peut-être de plus grands sacrifices, qui vous a devancé depuis si long-temps, n'a pas atteint lui-même le but auquel vous aspirez, et n'apporte pas les moyens de le prouver, de manière que l'on aurait à vous reprocher de n'être point au courant

de l'état de la science, ou d'avoir été occupé uniquement des moyens de faire du bruit et de n'avoir fait autre chose que d'entretenir l'erreur, en empêchant de reconnaître des vérités trouvées avant vous, en laissant continuer de les chercher et même en faisant croire cette recherche encore nécessaire; tandis que, avant d'entreprendre vos courses, vous auriez dû vous instruire de tous les travaux déjà exécutés et des résultats déjà obtenus. Ces courses étaient sans doute un moyen de faire de l'éclat auprès de tous ceux qui ne seraient pas non plus instruits de ces travaux et de ces résultats, et dont le nombre peut être très grand; mais nous, qui ne devons rester étrangers à aucun des efforts tentés en faveur de la science, qui devons en être bien informés, nous qui devons veiller à tous ses intérêts, nous qui avons même sous notre sauve-garde ceux de tous les médecins voués à ses progrès, nous ne pouvons, en aucune façon, nous prêter à vos vues. Si, comme le savaient tous les médecins qui connaissent l'histoire de la science, dès 1800 toutes les sociétés savantes du nouveau monde avaient reconnu et proclamé la non-contagion, à quoi bon se rendre dans ce pays, à la fin de 1814, comme vous l'avez fait, pour la solution de cette question, ainsi toute obtenue, état de chose que l'on pouvait reconnaître et constater sans faire de grandes courses extraordinaires, état de choses devenu d'ailleurs indifférent, en raison des travaux de notre compatriote, de ce médecin dont vous vous rendez ainsi tout-à-fait gratuitement l'adversaire, sans paraître vous embarrasser des conséquences de votre conduite, conséquences qui ne peuvent qu'être fâcheuses, fâcheuses pour la science, l'humanité et l'honneur de notre pays, si vous parveniez à en imposer, à faire des dupes; fâcheuses pour vous-même, si tout vient à être apprécié à sa juste valeur, comme il faut espérer que cela sera.»

» A quoi bon ce départ tardif, surtout si, dès les premiers temps de cette année, 1814, un autre médecin français, celui précisément que vous vous efforcez d'éloigner, avait recueilli, non seulement les principaux faits relatifs à une maladie distincte, mais même les faits relatifs à toutes les affections analogues à celles-là; s'il avait considéré la question du côté de la nature du

mal, comme du côté des causes, s'il avait reconnu et s'il pouvait démontrer, devant des médecins éclairés et judicieux, au moyen d'un examen attentif et impartial, l'identité parfaite de ces affections avec nos maladies les plus communes, de manière que les unes étant reconnues pour n'être pas contagieuses, les autres ne peuvent pas être regardées comme revêtues de ce funeste caractère, et que, par cette conséquence seule, la question de la contagion est toute décidée. Dans ce cas, qu'avait-on à faire de mieux, que de s'en tenir aux documens de ce médecin, puisque c'était une œuvre toute faite, et que l'on pouvait ainsi arriver sur-le-champ au but que l'on a en vue, au lieu d'attendre la fin de vos recherches alors non encore commencées? Cette attente ne devait-elle pas faire perdre un temps précieux, en supposant même que ces nouvelles recherches eussent dû satisfaire, seules, à tous les besoins de la science, relativement aux épidémies, avantage que peuvent offrir les documens que vous osez attaquer? Et que dire, si, en réalité, vos travaux ne pouvaient aboutir qu'à un vain bruit, et même, comme on l'a déjà fait observer plusieurs fois, à consacrer des erreurs funestes? »

» Si l'on se conformait à votre désir de supplanter un confrère qui a préparé les voies pour le triomphe de la vérité, ou plutôt qui a tout fait sans vous, on nous reprocherait avec raison de mettre une partie à la place du tout, de présenter comme ayant fait plus celui qui a fait moins, de mettre le premier celui qui est venu le dernier, de violer ainsi, comme il a déjà été dit, tous les droits de la priorité, toutes les lois de la justice! »

» Dans l'examen de toute question, il importe beaucoup sans doute de savoir ce qu'il y a déjà de fait. Sans cela on peut revenir cent fois sur le même point et ne jamais atteindre celui où il faudrait arriver; on peut même se trouver en arrière de ceux qui sont entrés les premiers dans la carrière, et qu'il s'agit de dépasser. Tel est précisément, ce nous semble, le cas où l'on en est par rapport au médecin dont vous vous faites si gratuitement l'adversaire, lorsque vous devriez n'avoir en vue que de concourir avec lui au bien de la science et de l'humanité, et de profiter des travaux et des sacrifices immenses qu'il s'est imposés,

ainsi que des exemples qu'offrent les résultats avantageux qu'il a déjà obtenus. »

» Il fallait donc, avant de vous embarquer pour l'Amérique, vous mettre au courant de l'état de la science. Par là vous auriez pu reconnaître vous-mêmes l'inutilité absolue d'un tel voyage; vous auriez appris qu'il ne s'agissait que d'examiner et de mettre à profit les résultats de recherches immenses déjà faites, d'observations déjà recueillies, et d'imiter l'application déjà faite également des principes soutenus par l'un de nos compatriotes. »

» Qu'un assez grand nombre de médecins ne connaissent pas ces résultats, que vous ne les connaissiez pas non plus vous-mêmes, la science, notre confrère, doivent-ils en souffrir? Et nous, membres de l'Académie, nous qui avons la mission, qui, en recevant ce titre, en le réclamant, nous sommes imposé l'obligation étroite de veiller à tous les intérêts de la science, de tout apprécier, devons-nous faire comme si nous partagions cette ignorance? »

» De même qu'avant de partir, à la fin de 1814, pour l'Amérique, vous deviez savoir ce que l'on savait en France, votre patrie, dès les premiers temps de cette année, de même, avant de vous mettre en route pour Barcelone, vous deviez vous informer exactement de ce qu'en avait rapporté le médecin français dont nous parlons, et que son zèle y avait conduit en temps opportun, c'est-à-dire plusieurs années avant vous, et au moment même de l'épidémie. Sans vous attendre pour cela, il avait satisfait et plus que satisfait au besoin de la science. Même avant ce voyage, il avait peut-être déjà fait plus qu'il ne fallait pour la solution demandée; c'était assez que ce nouveau voyage, c'était donc même déjà trop. A plus forte raison, votre voyage, à vous, était-il de surérogation. Peut-être même aussi vous a-t-il proposé de vous communiquer ce nouveau résultat de ses efforts, ainsi que celui de ses précédens travaux. En acceptant cette offre ou en demandant vous-même cette communication, qui ne vous eût sûrement point été refusée, vous auriez pu reconnaître également que ce voyage ne pouvait pas vous offrir les avantages dont notre confrère a joui, attendu que la plupart de ces avantages devaient lui

être exclusivement réservés, d'après la nature et le nombre de ses travaux antérieurs, comme le prouvent les résultats respectifs entre vous et lui. Si vous aviez quelque chose à faire, c'était donc de vous réunir à ce médecin pour demander, dès ce moment, l'examen de tout ce qu'il y avait déjà de fait. Par là on aurait évité les inconvéniens dont nous avons parlé, et dont fournissent un exemple frappant les résultats de vos voyages. Le dernier devait particulièrement vous exposer à passer pour vouloir, à tout prix, faire beaucoup de bruit, sans vous embarrasser de la justice dûe à un confrère qui avait tout fait sans vous, ni des intérêts de la science, ni de ceux des gouvernemens et des peuples, intérêts pour lesquels vous affichez tant de zèle! intérêts qui, tous, veulent qu'au lieu de songer à chercher des faits tout trouvés, on ne s'occupe que de mettre ces faits à profit, qui veulent que l'on se hâte et que l'on s'empresse de le faire. Si de nouveaux efforts étaient nécessaires, que l'on s'y livre, mais que l'on s'y livre de concert, que l'on s'éclaire, que l'on s'entende et que l'on s'aide mutuellement, comme en ont donné l'exemple les médecins de Barcelone, des médecins anglais et notre confrère, sur la proposition duquel tous se sont réunis pour former une assemblée dont vous auriez dû tenir le plus grand compte, dont vous auriez dû faire une mention expresse, mais dont au contraire vous avez grand soin de ne parler que peu ou point, comme si vous craigniez que l'on remarque combien son importance est *au-dessus de tout ce que vous avez pu dire et faire*. Voilà ce qui convenait en pareil cas, au lieu de chercher à s'éviter et à se fuir, et surtout au lieu de chercher à repousser les résultats des travaux de ceux qui ont l'avantage ou le mérite de nous avoir devancés, qui ont rencontré et levé de grands et de nombreux obstacles, obstacles que, sans ces courageux et zélés devanciers, nous aurions rencontrés nous-mêmes, et que peut-être nous n'aurions pu écarter ou combattre avec autant de succès qu'ils l'ont fait. Au lieu de chercher à tout dénaturer, à tout dénigrer, en profitant de l'empêchement que l'on a pu mettre soi-même à la connaissance des choses par différens moyens, rôle bien peu digne sans doute d'un homme qui, comme vous le

faites, se pique de dévoûment, de désintéressement et de l'amour du bien.

« Nous venons de dire ce que voulaient les intérêts de la science d'accord avec tous les autres intérêts, même avec l'honneur de notre pays, qui tous doivent passer avant les vôtres, et n'aurait-on à parler que de ceux-ci, ne faudrait-il pas reconnaître également la nécessité et la convenance de suivre la marche ordinaire, c'est-à-dire d'examiner les premiers les documens recueillis les premiers. Comment, en suivant une marche différente, déterminer l'importance de ceux que l'on a recueillis les derniers. Prétendez-vous que les vôtres sont les plus nombreux et les plus concluans, et que, d'après cela, ils doivent être examinés les premiers, et même l'être seuls? Si nous devons vous croire sur parole, pourquoi demander vous-même cet examen? Mais si, malgré la confiance que nous avons en vous, nous ne pouvons cependant pas nous en tenir à vos assertions; si nous devons examiner avant de prononcer, notre examen doit avoir lieu pour les uns comme pour les autres; et nous devons examiner les premiers, ceux qui ont été recueillis les premiers. Comment, sans cet examen préalable, comment même, sans en avoir fait aucun pour ceux-ci, dire que ce sont les autres, les derniers recueillis, qui offrent le plus d'avantages? Comment porter un jugement sans connaître tous les termes de la comparaison qu'il suppose? Comment, encore une fois, dire que les vôtres, ainsi que ceux de votre confrère, sont tels que vous voulez le faire entendre? Ne serait-ce pas nous exposer à la nécessité indispensable d'une rétractation voulue par la justice, l'honneur et la dignité de l'Académie en général et de chacun de ses membres en particulier, comme par l'intérêt de la science, qui ne permet pas que ce corps savant fasse croire qu'il y a plus, surtout en fait de documens importans, là où il y a moins, et que la vérité réside là où se trouve l'erreur? Ne serait-ce pas donner l'exemple du déni de justice le plus coupable? Notre confrère n'aurait pas lui-même sollicité l'examen du résultat de ses travaux, que l'on ne pourrait s'en dispenser; on ne pourrait s'empêcher de demander à le faire; ses travaux sont de noto-

riété publique ; il le réclame, cet examen, à plus forte raison doit-on ne pas l'omettre. Rétractez-vous donc, nous le répétons ; renoncez à votre demande, plutôt que de forcer l'Académie à condamner hautement votre conduite. »

» Supposons, en effet, que ce corps savant se conformât aveuglément à vos vues ; que, cédant à l'erreur, à l'enthousiasme pour votre système de l'infection, et à votre doctrine sur la nature du mal, à une sorte d'entraînement, il n'examinât que vos documens, qu'il déclarât même formellement ne vouloir examiner qu'eux, et que cependant, lors de son jugement, il dise, en termes aussi formels, qu'ils sont plus importans que tout autres, qu'ils servent à les compléter et à les rectifier ; supposons qu'une foule de médecins en particulier, que tous, ou presque tous les autres corps savans, sur la foi de ces médecins et de l'Académie de Médecine, fissent également entendre un concert de louanges en votre faveur ; supposons que vos amis publiassent de tout côté votre prétendu triomphe sur le confrère dont on aurait ainsi dénigré les documens, sans les connaître, et que l'on vous accordât toutes les récompenses dont on pourrait disposer ; tandis que les documens de ce même confrère seraient ainsi également frappés de réprobation, auriez-vous beaucoup à vous en féliciter ? Tous ces corps savans, tous ces médecins, qui auraient ainsi prononcé inconsidérément, qui auraient ainsi jugé sans connaissance de cause, en votre faveur, qui vous auraient tout attribué, auraient-ils, de leur côté, beaucoup à se louer et à se glorifier ? Non, sans doute : ils ne pourraient que se reprocher amèrement la marche suivie, comme contraire à toutes les règles, à tous les usages, à tous les intérêts, à toute raison et à toute justice ; ils se reprocheraient une telle marche, même quand on finirait par acquérir la certitude d'une plus grande valeur dans le résultat de vos travaux, d'après leur nombre et leur nature. Cet avantage serait compensé par la priorité de ceux de votre confrère ; par le mérite d'avoir été recueillis dans une lutte continuelle et avec des sacrifices énormes de tout genre, sacrifices plus considérables que les vôtres, quoique l'on en dise ; et que dire, si vos documens sont loin d'avoir

cette plus grande valeur, sous quelque rapport que ce soit; si même, dans tous les cas, ils pouvaient nuire, étant seuls, étant préconisés par nous et employés par vous à consacrer de grandes erreurs, dont vous êtes vous-même ou dont vous paraissez fortement imbu? »

» On peut bien, à la faveur de l'enthousiasme, de certains prestiges, de certaines intrigues, de la camaraderie, etc., parvenir à étouffer pour un temps la vérité, et même à repousser les faits les plus propres à la mettre dans tout son jour. On l'a pu sous le règne du système de la contagion; pourquoi ne le pourrait-on pas sous celui du système de l'infection? Mais ne doit-elle pas finir par triompher et par se faire jour, en dépit de toutes les passions et de tous les efforts qui peuvent lui être opposés? Et ce triomphe ne doit-il pas être d'autant plus éclatant, que la résistance et les obstacles auront été plus grands? »

On peut trouver bien longue cette série d'objections : je dirai moi-même que quelques-unes seulement auraient dû suffire. Plût-à-Dieu que j'eusse été dispensé d'en faire même une seule, comme j'aurais dû l'être effectivement!

Que M. Chervin, que d'autres médecins contestent la justesse de ces objections; que l'on y réponde par des injures, soit; mais contester n'est pas prouver; mais des injures ne peuvent pas non plus passer pour des raisons auprès des hommes judicieux.

On sait ce qui est arrivé entre M. Chervin et moi, entre ses documens et les miens; on sait que, sous les auspices d'un certain parti, tout a été applaudi dans la conduite de ce médecin; on sait que l'on est tombé dans tous les inconvéniens dont j'ai fait le tableau, en passant par-dessus toutes les considérations, en prononçant sans connaissance de cause. Mais on va s'empresser de revenir sur un tel jugement, qui a été surpris à la religion de ceux qui l'ont porté. Il n'y a pas de déshonneur à se tromper; il n'y en aurait qu'à persister dans un jugement injuste. On ne peut donc manquer de se rétracter promptement, et plus hautement encore, s'il est possible, que l'on n'a prononcé ce jugement dont je fais appel. Je ne puis cesser de compter sur les lumières et la justice de mes juges.

Si, comme M. Chervin l'a reconnu et déclaré lui-même en diverses occasions (voyez, entre autres, sa lettre à M. de Bois-bertrand), ses documens, même tous ensemble, ne suffisent pas pour la solution attendue, à plus forte raison une partie, ceux de l'Amérique seuls, par exemple, n'offrent-ils pas cet avantage. S'ils étaient aussi importans que ce médecin a voulu le faire entendre; si, à l'époque de son retour de ce pays, il n'y avait pas encore eu à vaincre une foule d'obstacles, contre lesquels j'ai continué de lutter, et de lutter seul, avec toute sorte de moyens et de toute sorte de manières, m'appuyant toujours de nouveaux faits et de nouveaux argumens, et gagnant toujours également du terrain; s'il ne fallait pas continuer effectivement, comme je l'ai fait, de préparer les esprits à examiner et à reconnaître la vérité, je demanderais pourquoi il ne s'en est pas tenu à ces mêmes documens? Pourquoi, dès l'époque indiquée, il n'a pas sollicité un examen?

Si nous examinons, à leur tour, ceux qu'il a rapportés de l'Espagne, de même comparativement avec ceux que j'en ai rapportés également; si nous faisons cet examen en suivant une toute autre marche que celle qui a été suivie par l'Académie de Médecine, nous trouverons, je pense, encore une grande différence entre les uns et les autres. On verra, je crois, que, comme je l'ai déjà fait observer, le désavantage de ceux de mon adversaire n'est pas seulement d'être venus les derniers, mais qu'il consiste aussi en ce qu'ils sont infiniment moins nombreux et en ce qu'ils manquent de beaucoup d'autres caractères dont les miens sont revêtus, sans parler de l'inconvénient d'être employés par lui à consacrer de grandes erreurs.

Comme de simples assertions peuvent paraître de peu de poids, je viens aux preuves. Je vais placer, dans une première colonne, la liste des documens qu'a recueillis M. Chervin dans le pays dont il s'agit; une seconde et divers détails qui la suivront feront voir ceux que j'avais rapportés long-temps avant son voyage dans ce même pays.

FAITS

Que l'on a crus rapportés de Barcelone par M. le docteur Chervin et que j'aurais négligé d'y recueillir; autres faits.

Comme il vient d'être dit, une première colonne indiquera les faits rapportés effectivement par M. Chervin, et une seconde indiquera ceux de mes documens qui contiennent les mêmes faits, tout rapportés par moi, lorsque ce médecin est parti pour aller les chercher. On verra ensuite d'autres faits que j'ai rapportés également, sans en compter d'autres encore que contiennent des receuils particuliers, notamment une histoire très détaillée de ce qui s'est passé chaque jour à Barcelone depuis les premiers bruits de contagion jusqu'à la fin de l'épidémie, et d'autres détails sur ce qui la précédée et sur ce qui l'a suivie.

FAITS relatifs à l'épidémie de Barcelone de 1821, cités dans le rapport sur les documens de M. Chervin.	pages	ENDROITS de mes documens où se trouvent les faits cités dans le rapport sur les documens de M. Chervin; autres faits nombreux et concluans.	pages
Convoi parti de la Havane, accusé de l'importation.	44	Manifeste du congrès médical formé d'après ma proposition.	13, 14, 15 et 17
		Mon analyse du rapport de MM. les com. de 1821.	37
		Mon mémoire sur la dernière épidémie de Barcelone.	3
Divers ports	44	Manifeste.	16, 21, 22 et 23
		Mémoire cité.	5
Vaisseau *le Grand-Turc*.	48	Manifeste.	19
Habitans de Barcelonette campés sur la plage.	48	Analyse, etc.	29
		Mémoire cité.	6 et 7
		Mémoire particulier sur ce grand fait.	
État du port.	48	Manifeste.	13, 17, 18 et 20
Barcelonette.	50	Manifeste.	26 et 29
		Analyse.	72
Épidémie de 1814.		Manifeste.	20
Mesures dites sanitaires.		Manifeste.	27 et 29

Transmission du mal, du port et de Barcelonette, dans la ville. . . . . . 54 et suiv.		Manifeste. 13
Marchandises contagiées. . .	57	Manifeste. . . . 15, 21 et 25
Barcelone.	58	Manifeste. 16, 17, 18, 20, 21 et 26
Établissemens publics. . . .	58	Manifeste . . . . 21, 23 et 24 5 à 6 relations différentes.
Communautés.	60	
Prisons.	62	
Hôpitaux.	62	
Citadelle.	62	
Médecins (*prétendus*) contagiés.	63	
Pharmaciens . . . *id.* .	64	
Confesseurs. . . . *id.* .	65	
Gardes-malades. . . *id.* .	66	
Sages-femmes. . . . *id.* .	66	
Maisons particulières. . *id.* .	67	
Effets. . . . . *id.* .	69	Manifeste. 25
Exportation de la fièvre (*dite*) jaune hors de Barcelone. .	70	Manifeste. . . 16, 17, 22 et 23 Note de M. le d[r] O Halleran, médecin anglais, membre de notre réunion, qui nous a écrit de Tortose. Pour Sarria le journal (diario) de M. de Cagigal, traducteur de mon ouvrage,-mon journal particulier. Pour le Clot, note de M. Vassal, français très actif, très intelligent, très zélé, qui s'y était retiré, mais qui revenait de temps en temps à Barcelone. Pour St.-Gervasio, mon mémoire cité, mon analyse également citée, p. 95; note de M. Tresscra, attaché à la maison de M. Ryan, banquier, avec lequel je suis entré à Barcelone avant la levée du cordon, et qui en sortait à son gré. Pour la Fontaine d'Or mes notes particulières également. Pour les couvens, le clergé des paroisses, les maisons d'observation, Montealegre de la Murtra; ma traduction de la relation officielle, etc.
Sarria.	70	
Canet-de-Mar.	71	
Le Clot.	71	
S. Gervasio.	72	
Tortose.	73	
Asco.	74	
Mequinenza.	75	
Mora.	75	
Fraga.	75	
Mahon.	76	
Fontaine d'Or.		

Nota. Si M. Chervin a rapporté de l'Espagne d'autres faits, ces faits se trouvent également parmi mes documens, du moins quant aux plus importans.

RÉSULTATS QUI ME SONT PARTICULIERS.

Désignation des lieux, des personnes ou des choses qui ont été l'objet de ces résultats.

Pour les dix communes enclavées dans le cordon, beaucoup d'endroits de mes notes particulières, une note qui m'a été donnée par un médecin espagnol, le journal tenu par M. de Cagigal, les notes de M. Vassal et de M. Montagut, également très éclairé, chargé de surveiller différens services relatifs à l'épidémie. Plan de Barcelone, comprenant les communes indiquées.

	Manifeste.	23
Sans et Gracia.	Manifeste.	23
Voitures. Lazarets, hôpital du séminaire.	Et beaucoup d'autres endroits de mes notes, détails particuliers.	
La division des fous dans l'Hôpital général.	Manifeste.	24
Médecins de Carthagène.	Manifeste.	27
Junte de santé supérieure.	Manifeste.	28
Salou, Sitgès et Malgrat.	Manifeste.	15 et 16
Autopsies.	Manifeste.	24
	Mes propres observations et diverses notes qui m'ont été données par M. le d[r] Campmani, médecin en chef du lazaret, et par divers autres médecins.	
Familles isolées atteintes.	Manifeste.	25
Récidives.	Manifeste.	25
Accroissement du mal à Barcelonette, extrêmement rapide, du 3 sept. an 9.	Manifeste.	28
Cordon, objet de dérision.	Manifeste.	29
	Et beaucoup d'autres pièces.	
Emigration.	Manifeste.	29
	Et beaucoup d'autres pièces.	

Maladies avec ictère et vomissemens, avant le mois d'août, dès les premiers temps de l'année.	Manifeste. . . . . Autres pièces.	14
Beaucoup de malades sans ictère, pendant l'épidémie.	Mes notes particulières. Et autres pièces.	

Une infinité d'autres faits, recueillis jour par jour, et consignés dans six à sept relations différentes, que j'ai également rapportés de Barcelone.

Je dois compter, en outre, mon ouvrage sur les causes des épidémies, les moyens d'y remédier et de les prévenir, que j'ai rapporté de même de Barcelone, comme traduit dans cette ville et à Madrid, et devenu l'un des principaux objets des méditations des médecins espagnols, qui l'ont considéré eux-mêmes comme s'appliquant à toutes les maladies épidémiques dites typhoïdes, et notamment à ce que l'on appelle *fièvre jaune*. Cet ouvrage a été publié avant qu'il ne fût question de M. Chervin; il a été accueilli également par les médecins les plus éclairés des autres pays, notamment par ceux de France. M. Chervin veut sans doute en faire une œuvre merveilleuse, quand il affirme que je n'ai jamais vu de fièvre jaune!

En effet, n'en est-ce pas une, ainsi que mon voyage lui-même, surtout aux yeux de ces médecins espagnols, qui doivent se connaître aussi en fièvre jaune, qu'un médecin, qui n'a jamais vu cette prétendue maladie distincte, ait composé un ouvrage qui leur paraît si bien s'y appliquer, et qui n'a pu se rendre sur un de ses plus grands théâtres, qu'avec la certitude d'y trouver tout conforme à ce que M. Chervin lui-même appelle ses prévisions?

Je dois parler encore ici de ce que j'ai fait d'ailleurs relativement à l'épidémie de Barcelone; je parlerai du moins d'un mémoire très développé sur cette épidémie, comprenant, 1° des détails pris jour par jour; 2° la topographie médicale de cette ville; je parlerai aussi du congrès qui s'y est formé et qui est dû à l'accueil que m'a procuré l'ouvrage indiqué.

Puisque M. Chervin prétend avoir fait mieux que moi, qu'il ne se refuse pas au parallèle; qu'il vienne mettre, à côté de ces

choses relatives à Barcelone, ce qu'il a fait lui-même sur ce point; qu'il se prête également au parallèle sur tous les autres points.

Ce qui reste à mon confrère de particulier, c'est d'être arrivé long-temps après moi et d'entretenir diverses erreurs funestes que je combats, en même temps qu'il ne fait que venir à l'appui de l'une des vérités que je soutiens. Je crois avoir fait, sur l'épidémie de Barcelone de 1821, une relation plus complète qu'il n'y en ait encore eu sur aucune autre épidémie. J'ai pris les faits dès les premiers temps de l'année; je suis même remonté aux premiers temps historiques, pour éclairer le présent par le passé, et j'ai considéré jour par jour, quelquefois heure par heure, tout ce qui s'est offert depuis les premiers bruits de causes et de maladies extraordinaires, jusqu'à la fin de la calamité.

J'ai toujours rencontré de nombreux adversaires, et j'en rencontre encore de tout côté; M. Chervin n'a cherché que des vérités toutes trouvées par un grand nombre de médecins. La non-contagion était proclamée en Amérique, dès 1800, par les principales sociétés de ce pays.

Que l'on voie les choses comme elles sont, on trouvera toutes résolues, par mes documens, les grandes questions agitées; tandis que la doctrine de M. Chervin rend cette solution impossible, tandis qu'elle fait repousser presque tous les documens, même les siens, qui d'ailleurs seraient loin de suffire seuls.

En considérant la conduite et le langage de MM. les commissaires de 1821, de M. Chervin et de leurs amis, on doit remarquer que l'erreur a de grands privilèges, qu'elle est au-dessus de toutes les contradictions où elle peut faire tomber, qu'elle peut impunément passer par dessus toutes les règles de la raison et de la justice, par-dessus l'évidence même.

Avec MM. les commissaires, on me reproche d'être arrivé trop tard à Barcelone; avec leur successeur dans le champ des préjugés, M. Chervin, mon tort est, au contraire, d'être arrivé trop tôt. Mais accordez-vous donc, puis-je dire, et tout homme sensé et équitable pourra dire avec moi, accordez-vous, messieurs, du moins entre vous; car les reproches que vous me

faites se détruisent mutuellement par rapport à moi, et ils retombent précisément sur vous-mêmes. Si je suis arrivé trop tôt pour les chervinistes, le reproche est bien plus mérité encore pour M. Pariset et ses collègues; et, si je suis arrivé trop tard pour les parisétistes, que dire de M. Chervin, arrivé plusieurs années plus tard encore?

Que conclure donc du double reproche que l'on m'adresse et qui implique tant de contradiction, si ce n'est que l'on se soucie bien peu de la justice, de la vérité, de la science, de l'humanité, du bon sens, et même de l'honneur de notre pays? si ce n'est que l'on ne considère les choses que d'un seul côté, par conséquent de la manière la plus bornée, qui, loin de conduire à la vérité, ne peut qu'en éloigner de plus en plus? On doit conclure encore du propre langage de ceux qui se sont faits mes adversaires, que, pour moi, je suis arrivé véritablement en temps opportun; tandis que, pour ces messieurs, l'un est arrivé réellement trop tard, et que les autres sont arrivés et surtout repartis réellement beaucoup trop tôt!

Je suis arrivé, moi, à Barcelone, en même temps que deux médecins anglais, et au moment le plus favorable comme le plus convenable pour former le congrès médical que j'ai proposé, moment où, d'après la comparaison de milliers de faits consignés dans mon ouvrage de 1819, devenu, dès 1820, l'un des principaux objets des méditations des médecins du pays, avec ceux que leur a offert la nouvelle calamité, on était disposé à reconnaître avec moi la vérité, comme on l'a reconnue effectivement; moment où les premiers de ces nouveaux faits étaient tout présens à la mémoire de ceux qui les avaient observés, et où d'autres faits propres à rappeler ces premiers, au besoin, s'offraient encore en grand nombre. D'ailleurs, en supposant, ce qui n'est pas, que je fusse arrivé à Barcelone trop tard, moi, de ma personne, mon ouvrage s'y trouvait d'avance; il y était pour m'y remplacer, comm il aurait pu remplacer tout autre médecin qui aurait eu aussi des faits nombreux déjà recueillis et des notions suffisantes déjà acquises. Je dois ajouter que les principaux médecins de cette capitale de la Catalogne, ces médecins qui ont

refusé (1) à M. Pariset et à ses collègues la communication des faits qu'ils désiraient le plus, comme les plus importans à leurs propres yeux, étaient là aussi pour moi, et qu'en effet ils voulurent bien me faire, à moi, cette communication.

Que, par tout ce qui vient d'être exposé, on juge combien l'Académie de Médecine de Paris, et, d'après elle, beaucoup d'autres corps savans, ont été fondés à admettre et à proclamer que M. Chervin a eu la mission de compléter et de rectifier les documens rapportés de Barcelone par les *médecins* français qui se sont rendus avant lui dans cette ville!

Pour n'être pas accusé de rien dénaturer, ni de rien exagérer, je vais citer textuellement l'article du rapport admis sur ce sujet par l'Académie de Médecine de Paris, qui a trait à l'épidémie de Barcelone, et je placerai quelques nouvelles remarques à côté de chaque passage : « S'il était vrai, messieurs, est-il dit dans ce rapport, s'il était vrai, comme la suite des documens que nous avons à mettre au jour tendrait à le faire croire, que l'erreur a pu se glisser dans quelques parties du récit de cette grande calamité, ce *tribut payé à la faiblesse humaine* aurait-il de quoi surprendre? Comment ne pas concevoir, en effet, que, dans une situation aussi périlleuse et des circonstances aussi graves, les affaires, les embarras, des difficultés de tout genre ont pu facilement altérer le résultat des investigations qui avaient pour objet les causes de cet épouvantable fléau? »

MM. les commissaires, qui étaient au nombre de trois ou quatre, pouvaient s'entr'aider. D'ailleurs, ils n'eurent à s'occuper que de l'objet de leur mission; M. le secrétaire du consulat pourvoyait à tous leurs besoins; tandis que, pour moi, qui suis arrivé sur le théâtre du mal à une époque où régnait encore un grand bouleversement, je fus seul pour faire face à tout. Néanmoins, comme je l'ai prouvé il y a un instant, et comme je le prouverai plus amplement bientôt, je n'ai rien laissé à faire à qui que ce fût. Le moment même de la CALAMITÉ était précisément celui où l'on pou-

(1) *Artificieusement*, disent MM. les commissaires, p. 227 de leur second rapport, à la note.

vait le mieux reconnaître ses véritables causes. Si M. Pariset ne se fût pas soigneusement tenu renfermé dans le palais du consulat, si M. Chervin se fût rendu sur le théâtre du mal en même temps que moi, ces messieurs n'en seraient pas encore à ignorer ces causes et à en admettre, chacun, d'un autre genre, sans aucune espèce de fondement!

« Lorsque, ajoute-t-on, M. Chervin est venu plus tard, au milieu du calme qui a suivi ce temps de désastre, recueillir des renseignemens nouveaux, il a fait une chose utile, qui était le complément de la mission des médecins français. »

Quoi, avant M. Chervin, il ne s'était trouvé personne en Europe, pas même en France, qui eût pu et voulu se mettre à portée de rectifier les documens recueillis par MM. les commissaires, ou qui, l'ayant entrepris, y fût parvenu! Il serait vrai que l'on fût ainsi réduit à attendre ce médecin, que l'humanité restât exposée à toutes les conséquences de l'*erreur!* Le prétendre, ne serait-ce pas dépouiller la médecine de l'honneur qui lui appartient? Ne serait-ce pas répudier cet honneur et le ravir principalement à la médecine française? Ne serait-ce pas faire rétrograder la science? Qu'a donc fait, si ce n'est remplir cette mission, un médecin qui s'est rendu sur le théâtre du mal, comme auteur d'un ouvrage que déjà un grand nombre de médecins éclairés, et même l'Académie des Sciences, avaient considéré comme dispensant de toute nouvelle recherche pour la question alors la plus agitée? Qu'est-ce donc que cette assemblée médicale, formée sur ce même théâtre du mal, d'après la proposition de ce médecin? etc., etc., etc.? Si d'autres médecins sont *venus plus tard* se mêler dans cette grande affaire, s'ils ont cherché à faire de l'éclat, sont-ils parvenus à faire autre chose que cet éclat, et à tout embrouiller, tout entraver, tout gâter, autant qu'il était en eux? Où sont maintenant les documens de M. Chervin lui-même? où sont ces cinq à six volumes qu'il nous a promis si solennellement? Selon ce que j'ai annoncé, dès l'époque où ce médecin a fait connaître et ses prétentions et ses principes, toutes ses productions sont, à leur tour, frappées d'anathême! Pour s'arracher à l'obscurité, au néant, au chaos où il est tombé,

faut qu'il cherche encore à prendre ma place ; il faut qu'il se présente aujourd'hui comme s'étant occupé de maladies qu'hier il a déclaré lui être absolument étrangères !

Au milieu de ce *calme* qui a suivi ce *temps de désastre*, mon successeur à Barcelone, si tardif, n'a pu apprécier tout ce qu'a offert le dernier état, tout ce qu'ont offert l'agitation, le désordre, le bouleversement, en un mot cette *situation si périlleuse*, ces *circonstances si graves*, ces *affaires*, ces *embarras* de tout genre, etc., dont j'ai pu être témoin, et dont j'ai vu également moi-même, et parfaitement et sous tous les rapports, les suites funestes.

« La sienne, à lui, dit-on encore, sa mission, était de rétablir l'exactitude de faits mal observés ou prématurément adoptés ; mais surtout de fournir les matériaux d'une nouvelle discussion d'où ne peut manquer de jaillir la vérité. Ces documens, messieurs, que M. Chervin a recueillis avec soin, pourraient fournir eux seuls les élémens d'un grand ouvrage. » *Rapport à l'Académie royale de Médecine, dans les séances des* 15 *mai et* 19 *juin* 1827. *etc.; pages* 41 *et* 42.

C'est ici surtout que l'on peut voir combien eussent été fondées les objections que j'ai indiquées, combien on a été loin de prononcer avec connaissance de cause, et combien, par conséquent, on s'est montré injuste et peu judicieux !

Tout ce que l'on dit dans ce passage eût pu être juste, si avant M. Chervin il n'y eût pas eu un autre médecin français qui se soit rendu à Barcelone pour remplir la mission qu'on lui attribue si gratuitement, si cette mission n'eût pas été toute remplie, si elle ne l'eût pas été même plus complétement qu'elle ne pouvait l'être par M. Chervin, s'il n'y eût pas eu aussi des médecins espagnols et des médecins anglais on ne peut plus compétens, qui eux-mêmes recueillirent des documens importans, qui furent loin de refuser artificieusement leur concours à l'autre médecin français dont je parle.

La mission de M. Chervin, *sa mission, à lui*, était de faire beaucoup de bruit avec des documens trop tardifs, incomplets, et employés à consacrer d'anciennes et de nouvelles erreurs, er-

reurs propres à empêcher l'application de la vérité qu'il soutenait sur un seul point et sous une dénomination insignifiante, qui devait être bientôt abandonnée et entraîner avec elle tout le fruit des travaux de ce médecin. Sa mission était de faire des dupes à l'aide des erreurs dont je viens de parler, de s'emparer ainsi de la place d'un confrère et d'un compatriote qui a fait infiniment plus que lui, et j'ose dire infiniment mieux que lui; qui a tout fait pour la solution de toutes les grandes questions agitées et de toutes celles qui s'y rattachent. Elle était encore de tout embrouiller, de tout entraver, d'enrayer la marche de la science, de faire prendre de fausses routes, de repousser aveuglément les faits les plus multipliés, les plus authentiques et les plus propres à conduire au but désiré; enfin elle était de laisser ainsi la science dans un état honteux et l'humanité dans un état non moins déplorable, étant exposée à de nouvelles calamités faciles à prévenir, mais qu'elle a éprouvées et que M. Chervin n'a pas plus arrêtées, qu'il ne les a prévenues, laissant encore *ce soin* au médecin qu'il a pu supplanter par les moyens indiqués, sauf à se réserver *celui* de venir de nouveau prendre la place de ce médecin, se flattant toujours, et avec raison, d'être applaudi et soutenu par une foule de gens qui n'ont rien de sacré, qui ne parlent de science, en certains points, que pour tout embrouiller, d'humanité que pour s'en moquer, et de justice que pour tout violer!

Quand M. Chervin jugea à propos de se rendre à Barcelone, il n'y avait donc point d'*erreur* à réparer pour lui; il ne s'agissait plus, pour qui que ce fût, de remédier à ce *tribut payé à la faiblesse humaine.* Un autre médecin français, qui avait, pour cet objet, une mission particulière, avait donc tout réparé. M. Chervin, qui n'est allé à Barcelone que plusieurs années après son retour en Europe, et que cependant l'on dit avoir pris à peine le temps d'embrasser ses amis, tant il aurait été urgent de rapporter de cette ville ce que j'aurais négligé ou été incapable d'y recueillir, pouvait donc faire ses *embrassades* plus à son aise; il pouvait donc y consacrer de plus longues années encore. Le premier médecin, loin de rien laisser à faire à un autre médecin venu long-temps après lui, avait donc fait tout ce qu'il fallait; il l'a-

vait fait de plusieurs manières; il l'avait fait par tous ses travaux antérieurs et par leurs résultats. Des médecins espagnols l'avaient fait eux-mêmes conjointement avec lui, représenté d'abord par l'ouvrage cité, et ensuite avec lui-même en personne et avec des médecins anglais. Contester cette vérité, ce serait paraître étranger à ce qui est de toute notoriété, ou de mauvaise foi; ce serait dénier aux médecins espagnols et aux médecins anglais ce qui leur appartient à eux-mêmes en particulier.

Je justifierais tout ce que je viens de dire, quand je n'aurais à présenter que l'exposé du résultat de la réunion médicale formée, d'après ma proposition, sur le théâtre de la plus grande épidémie de ces derniers temps, exposé publié d'abord en espagnol, sous le titre de *Manifeste*, dû à une commission dont j'ai de même eu l'honneur de faire partie, que j'ai traduit de l'espagnol, comme l'a traduit lui-même M. le docteur Rochoux, qui l'avait signé avec nous; résultat dont on devait, dont M. Chervin surtout devait tenir le plus grand compte, mais que l'on a cherché à faire oublier, ainsi que beaucoup d'autres résultats de même très importans.

Je présenterai encore quelques réflexions sur ce point capital. Je demanderai aussi comment on a pu reconnaître l'*utilité*, le *complément* et la *rectification* offerts par les documens de M. Chervin, comment on a pu reconnaître également l'*importance des soins* de ce médecin à *recueillir* ces mêmes documens?

Pour être en droit de dire ou d'admettre toutes ces choses et de les vanter, n'eût-il pas fallu, au préalable, examiner, non seulement ce qu'ont fait quelques-uns des médecins français qui se sont rendus à Barcelone avant M. Chervin; mais ce que tous, sans exception, ont fait.

Si, comme on l'aurait dû dans cette circonstance, on eût voulu m'excepter, alors, au lieu de dire : *les* médecins français, il fallait dire : *des* médecins français, et désigner ces médecins d'une manière claire et formelle. Pour des questions aussi importantes que celles dont il s'agit, il faut éviter toute obscurité et toute équivoque.

Que l'on ait voulu rendre pleine et entière justice à un médecin

que, d'après l'ignorance où la commission est restée sur mes travaux, ainsi que, d'après certaines erreurs, on a cru avoir fait ce que j'avais fait moi-même, c'était très bien ; mais ne fallait il pas se tenir en garde contre tout ce qui pouvait rendre injuste envers tout autre médecin? En désignant MM. les commissaires de 1821, il fallait donc, je le répète, me désigner aussi, moi, si, comme on l'a fait entendre, on me croyait dans le même cas qu'eux. Si on ne le croyait pas, il fallait de même le déclarer. Par ce moyen, on aurait évité de grandes erreurs, de grandes injustices et de grandes calamités d'un autre espèce bien plus grave encore. M. Chervin aurait pu, lui-même, en son particulier, reconnaître beaucoup plutôt des vérités qu'il a hautement contestées et vivement combattues il n'y a pas encore long-temps, et que cependant, aujourd'hui, il croit enfin devoir, au contraire, soutenir hautement avec moi. Je ne parle pas ici de ce que ce confrère se croit dispensé de faire remarquer, son changement d'opinion, et de me citer, comme s'il voulait s'attribuer à lui seul le mérite de soutenir les vérités dont il s'agit, ainsi qu'il a voulu s'attribuer celui de soutenir seul, de même, une autre vérité que j'ai soutenue long-temps avant lui, et avec plus de faits qu'il n'en a apporté.

Le *soin* de la part de M. Chervin dont on parle n'était-il pas absolument vain et inutile? Etait-il nécessaire, y avait-il, en effet, même de l'utilité à faire une chose déjà toute faite, et faite d'une manière infiniment plus complète que ce médecin n'était en position de la faire?

Si la vérité devait, comme on l'a dit, *jaillir des documens* fort incomplets de M. Chervin, à plus forte raison devait-on jouir de cet avantage avec des documens qui, j'ose le dire aussi, ne peuvent rien laisser à désirer!

Quant au *grand ouvrage* dont on prétend que les *seuls* documens de mon adversaire, relatifs à Barcelone, devaient *fournir* les *élémens,* ou bien ce médecin n'a pas encore partagé la bonne opinion de ses juges complaisans en faveur de ses travaux, ou bien il s'est flatté de pouvoir se reposer sur ses lauriers!

J'ai cru ne pas devoir attendre M. Chervin pour ce grand ou-

vrage sur la dernière épidémie de Barcelone, plus que pour toutes les autres épidémies anciennes et nouvelles. J'ai composé, sur cette grande calamité et sur toutes celles de même nature qui l'ont accompagnée, un mémoire particulier très étendu, et même une relation très circonstanciée, la plus circonstanciée qu'il y ait, de manière à mettre la vérité dans tout son jour, de quelque côté qu'elle se trouve, et à ne laisser à l'erreur aucun refuge. Mais ce que l'on attend de la part de ce médecin, depuis si long-temps, aurait, bien mieux que tous mes travaux, satisfait aux besoins de la science, de l'humanité et de l'honneur même de notre pays! Pourquoi est-il assez insensible à ses intérêts et à sa propre gloire, pour ne pas avoir déjà répondu à l'espoir de ses amis? que dis je, pour ne pas accomplir ses promesses? Aurait-il oublié depuis long-temps son épigraphe favorite : *Non verbis sed factis?* Je le crains ; je crains même qu'il ne veuille nullement s'en souvenir, car j'ai déjà cru, moi, devoir la lui rappeler plusieurs fois, sans qu'il paraisse en tenir plus de compte!

M. Chervin étant, à son tour, attaqué par ma juste réclamation contre sa conduite, si peu digne d'un ami de la science et de la justice, avait à choisir entre trois partis différens : garder le silence, ou reconnaître hautement ses torts, ou chercher à tout dénaturer, à donner le change par toute sorte de moyens

Garder le silence eût été s'avouer indirectement coupable : ce n'est pas ce qui convenait à ce médecin; reconnaître ouvertement ses torts ne pouvait pas lui convenir davantage; le dernier parti n'était ni le plus juste, ni le plus utile à la science et à tous les autres intérêts, ni, par conséquent, le plus honorable; et, dans un temps où l'on aurait voulu ne pas toujours juger sans examen, sans connaissance de cause, ce n'eût pas été le plus sûr pour les vues de ce médecin. Néanmoins ce fut celui qu'il prit, et il réussit encore! Peut-être le succès dépassa-t-il ses espérances! Si d'abord il hésita à embrasser le parti indiqué, il put s'y déterminer en se disant : « Dans un temps, les partisans de la contagion ont pu tout oser impunément, c'est maintenant le tour des partisans de l'infection, pourquoi n'oserais-je pas tout éga-

lement? On les a crus sur parole; ce qu'ils ont condamné, on l'a condamné; ce qu'ils ont fait ou approuvé, on l'a approuvé; tout a retenti de leur prétendu triomphe! Aujourd'hui même encore, n'ont-ils pas à s'applaudir de leur conduite? Leurs intérêts ne s'en trouvent-ils pas toujours très bien? Malheur, jusqu'à ces derniers temps, à qui n'a pas dit comme eux; malheur désormais à qui ne dira pas comme moi M. Lassis, quelque généreux qu'il se soit montré envers les partisans du système de la contagion, quelques ménagemens qu'il ait eu pour eux, malgré le soin même qu'il a pris de les défendre dans des circonstances importantes, n'aura rien gagné, quant à ses propres intérêts, pour l'avoir toujours et souvent, seul combattu depuis si long-temps. On ne lui pardonnera jamais les rudes atteintes qu'il a portées à ce système, par les faits qu'il a recueillis et publiés, par les résultats de sa pratique, par ceux de ses voyages, etc. Si, par suite de ses efforts principalement, un grand nombre de médecins ont renoncé au système dont il s'agit, c'est pour se ranger sous les bannières de l'infection, autre divinité à laquelle, dans ce moment, il est de même dangereux de refuser son encens, et sous laquelle j'ai su moi-même me ranger à propos. »

» M. Lassis n'a donc fait que changer d'adversaires, en gagnant du terrain sur le système de la contagion; il lui en est même survenu de nouveaux, sans qu'il cesse d'être en butte aux premiers. Ainsi, je ne dois pas perdre courage, je ne puis manquer d'être soutenu, j'aurai pour moi les cent bouches de la renommée, je saurai me faire bien venir auprès de tous les dispensateurs de la louange, dans les journaux politiques et médicaux, tous sont à ma dévotion, tous les médecins sont ou contagionistes ou infectionistes (1), et M. Lassis n'est ni l'un ni

(1) A l'époque dont il s'agit ici, tel était encore l'état de la science. Ces deux opinions, que je combattais, seul, toutes les deux ensemble, étaient si bien fondées, qu'aujourd'hui elles sont toutes deux généralement abandonnées! Mais comme ce serait sans doute se donner trop de torts à soi-même, et me donner trop d'avantage, à moi, que de reconnaître complètement la vérité, on aime mieux en rester à une cause in-

l'autre ; il ne peut, par conséquent, trouver que des antagonistes, et par conséquent aussi, je dois nécessairement avoir beau jeu contre lui. D'ailleurs, étant parvenu, sous les auspices des systèmes admis, à empêcher l'examen des documens de ce médecin, ce succès ne doit-il pas m'en faire espérer d'autant plus encore, que ces mêmes documens, n'étant ainsi que peu ou point connus auprès d'un assez grand nombre de lecteurs, je pourrai en dire tout ce que bon me semblera. »

» Quel meilleur moyen, en effet, de pouvoir dire tout ce que l'on veut sur un point quelconque, que d'empêcher d'examiner! Les succès que j'ai déjà obtenus, par divers moyens, sont bien propres à me rassurer et à m'encourager. Je parviendrai à étouffer la vérité relativement aux réclamations de ce confrère, comme je suis parvenu à l'étouffer à l'égard de ses documens. J'aurai également ainsi toujours libre carrière contre eux; je pourrai toujours en dire tout ce que bon me semblera, sans craindre beaucoup de contradictions. Enfin, jusqu'à présent, on s'en est trop bien rapporté à moi, pour ne pas continuer. Qui pourra me supposer capable de tout dénaturer sur ce point et sur beaucoup d'autres? »

On dira peut-être qu'il y a ici supposition gratuite, ridicule, absurde : on peut, je le sais, ne répondre que par des insultes à mes justes réclamations, à mes justes plaintes! Mais je demanderai comment M. Chervin aurait pu composer l'écrit dont il s'agit, sans compter sur les ressources que j'ai signalées?

Quoi qu'il en soit, je prie de remarquer que je ne fais ici que céder à la nécessité absolue de redoubler d'efforts, malgré toute sorte d'inconvéniens, pour faire sentir que l'on est dans une fausse route, pour prévenir ainsi de nouvelles calamités. Mon amour pour le repos et l'abnégation que j'ai faite de moi-même, de mes propres intérêts, me disent de tout voir d'un œil tran-

connue, et à dire que *tout ce que l'on sait*, c'est que l'on ne sait rien! État de choses sans doute assez satisfaisant, et dont on doit beaucoup s'applaudir et se glorifier!

quille ; mon devoir me dit de tout faire pour le triomphe de la vérité !

Pour répondre à mes réclamations, M. Chervin a composé une longue brochure, et cet écrit, depuis son titre et son épigraphe, jusqu'à ses dernières lignes, n'est qu'un tissu de faits dénaturés ou controuvés, d'erreurs, d'insultes et de contradictions ; on peut dire que c'est réellement un chef-d'œuvre sous tous ces rapports! Mais, dans un nouvel écrit (1), j'ai justifié tout ce que je viens d'avancer, comme je puis le faire de vive-voix, en très peu d'instans, ayant à la main celui de mon adversaire.

Personne, que je sache, ni M. Chervin, ni aucun de ses amis, n'a cru devoir répliquer contre cette si légitime défense. Dira-t-on que c'est par ménagement pour moi? Mais les diverses attaques de ce médecin ont assez fait voir combien il est peu disposé à en user à mon égard, et l'on peut en dire autant des dispositions de ses amis, d'après tout ce qu'ils ont également fait ou écrit sur la foi de ce même médecin. D'ailleurs je n'en demande pas ; je désire, au contraire, que tout soit bien apprécié, je demande qu'entre lui et moi, c'est-à-dire, entre ses procédés et les miens, entre nos documens respectifs, tout soit examiné mûrement et comparativement. Tout ce qu'il y a de médecins équitables, judicieux, amis de la science, et surtout parmi ceux qui ont pu contribuer à égarer l'opinion publique, doivent, si non reconnaître les avantages que je crois avoir et les proclamer sur-le-champ, du moins examiner. Si je m'abuse, je crois avoir fait assez d'efforts et de sacrifices dans la vue du bien pour mériter que, de son côté, on fasse quelque chose dans la vue de dissiper mon erreur. Si l'on disait que c'est par mépris que l'on ne répond pas à mes nouvelles réclamations, je dirais, à mon tour, qu'il n'y a que des hommes ignorans et

(1) Intitulé : *Etat de la science relativement aux maladies épidémiques*, ou *Nouvelles remarques sur le succès des démarches de M. le docteur Chervin auprès de l'administration, pour empêcher l'examen des documens de l'auteur*, avec cette épigraphe : *Sic vos non vobis.*

pervers, souverainement méprisables eux-mêmes, qui puissent être dans ce cas, qui puissent donner un tel motif.

Que les faits sous les yeux, que mes documens, mes travaux, mes sacrifices, les services que je puis avoir rendus, les résultats que j'ai obtenus, l'époque où j'ai commencé, le temps que j'ai mis à l'entreprise, les obstacles que j'ai rencontrés et vaincus, que tout cela soit comparé à ce qu'a fait et obtenu M. Chervin; que ma conduite envers lui, comparée à la sienne envers moi, on vienne me démontrer que c'est moi qui ai tort; que l'on prouve que je n'ai absolument rien fait qui mérite la peine de s'en occuper; que l'on ait ce courage ou cette justice, je suis tout prêt à passer condamnation, je suis prêt à toutes les réparations que l on pourra exiger de moi; que l'on ait ce courage et cette justice, plutôt que la lâcheté et l'injustice de toujours me condamner sans m'entendre, de toujours juger sans connaissance de cause, d'applaudir aveuglément à tout ce que dit et que fait un médecin *venu long-temps après moi, mais que j'ai bien voulu accueillir, et qui en a abusé au dernier degré et de toute sorte de manières!*

Les erremens que l'on suit généralement dans cette grande affaire sont absolument indignes d'un temps où l'on se pique de ne vouloir et de ne chercher que la vérité, le bien de la science et de l'humanité, et l'honneur de notre pays! S'il se trouve des hommes assez peu amis des intérêts dont je viens de parler pour rester tranquilles spectateurs des calamités que l'on aurait pu, non seulement arrêter, mais encore prévenir; s'il en est même qui ne s'occupent qu'à consacrer des doctrines et à proclamer des idées qui ne peuvent qu'enfanter, que renouveler ces calamités, tantôt sous un nom, tantôt sous un autre, du moins il ne sera pas dit que qui que ce soit n'a le courage de s'élever contre un tel état de choses!

Pour revenir à la conduite de M. Chervin à mon égard et pour justifier tout ce que j'en ai déjà dit, ne suffirait-il pas de citer l'écrit qu'il a dirigé contre moi, et surtout de faire observer que cet écrit a principalement pour objet de m'attribuer des opinions que je ne professe nullement, que j'ai, au contraire, toujours

combattues, comme on peut le voir dans cent endroits de mes propres écrits, anciens et nouveaux? Ne suffirait-il pas de remarquer qu'il ne paraît même nullement songer à se rétracter, quoiqu'il ait ainsi faussé toutes les idées, quoique j'aie réclamé hautement contre toutes ses assertions, et que la justice, l'équité et les intérêts de la science demandent cette rétractation? Ailleurs j'ai déjà donné des détails sur cette production de mon confrère; je vais en rappeler ici certains passages, en les accompagnant de quelques réflexions.

Les opinions qu'il me prête ainsi n'étant que le fruit de son imagination, il s'ensuit qu'un assez grand nombre de faits qu'il s'est donné la peine de leur opposer portent entièrement à faux. Le reste da ce même écrit étant également controuvé ou dénaturé, on peut dire que son épigraphe, *Non verbis sed factis*, semble n'être là que pour protester contre tout son contenu.

Ce médecin, voulant ne rien omettre de ce qu'il a cru propre à donner le change à l'égard des motifs de ma réclamation, ce n'était point assez pour lui de me faire penser comme je ne pense pas, relativement à certains points de doctrine, il a jugé aussi à propos de me faire parler et agir, sur d'autres sujets, comme je n'ai ni agi ni parlé. Dans l'ardeur de son zèle, il est allé jusqu'à fouiller dans le *Moniteur* de 1823, non pour y faire remarquer des preuves du mien à mettre dans le cas de reconnaître la vérité et son heureux résultat, preuves que tout autre que lui aurait pu y trouver; mais pour y chercher de nouveaux moyens de me dénigrer et de faire ainsi diversion par rapport à mes plaintes, au lieu d'y faire droit. Il présente encore ici, comme étant de moi, tant il est clairvoyant, judicieux et bienveillant, un langage qui est celui de M. de Châteaudouble, rapporteur de la commission des pétitions, chargé de celle que, dès cette année 1823, j'ai adressée à la Chambre des députés, pour appeler de plus en plus l'attention des médecins sur les vérités que dès-lors je soutenais depuis long-temps, et que dès-lors également j'appuyais de toute sorte de faits. Ce langage, quoique semblable à celui qu'a tenu lui même mon confrère en diverses autres occasions, et qui n'a pas été relevé, eut néanmoins pu

paraître, de ma part, peu convenable. C'est pour cela précisément que ce généreux, reconnaissant et charitable confrère me le prête; tandis que, de celle de M. le rapporteur, il ne pouvait, ce me semble, qu'être honorable pour moi (1).

M. de Châteaudouble a bien voulu parler de mes sacrifices, de mon zèle, de mon dévouement et de mes services; il a ajouté que le gouvernement ne pourrait pas les laisser sans récompense. Loin d'avoir tenu moi même ce langage, j'ai eu l'honneur d'écrire tout exprès à la commission, pour la prier de ne s'occuper absolument que des affaires de la science et de l'humanité. Ce que M. Chervin, mieux inspiré, eût pu voir dans le journal qu'il a ainsi feuilleté.

Ce n'est pas tout; ce médecin, qui, par les moyens que l'on connaît, a pu faire écarter mes documens, et par conséquent empêcher de savoir en quoi ils consistent; qui, lui-même, sait moins que beaucoup d'autres médecins en quoi ils consistent, se charge cependant de l'apprendre à tout le monde. « Ce sont, dit-il, des extraits d'auteurs. » Ainsi, tels sont les résultats immenses de ma pratique, les faits de tous les temps et de tous les lieux, l'exposé du sentiment des meilleurs observateurs, les résultats de l'assemblée médicale dûe à l'accueil que m'a procuré mon ouvrage de 1819, contenant tous ces grands résultats, résultats sans lesquels ce médecin n'eût été nullement écouté! Voilà comment on se joue de la vérité et de la crédulité du public! Voilà ce que l'on a proclamé comme des *faits positifs* que ce médecin m'oppose, sans qu'il se soit élevé aucune réclamation, sans même que l'on ait permis d'en faire entendre!!!

Rappellerai-je que, dans cet écrit, M. Chervin fait voir qu'il

(1) En supposant qu'il me fût échappé quelque chose de déplacé dans des démarches aussi délicates, nécessairement accompagnées de beaucoup de préoccupation, que pouvaient gagner, à ce fait ainsi divulgué, la science, l'humanité et l'honneur de notre pays? Serait-ce une raison pour mettre de côté les résultats que j'ai à présenter? Et que dire, s'il n'y a ici, comme ailleurs, qu'imposture, mauvais vouloir, oubli ou mépris de tout ce qu'il y a de plus sacré, etc.?

ne connaît pas mieux ce qu'il appelle fièvre jaune, qu'il ne connaît mes documens; qu'il ne peut en dire deux mots sans tomber dans la contradiction, quoiqu'il déclare que ce soit la seule prétendue affection distincte dont il se soit occupé (*p.* 26 30 *et* 36)? Parlerai-je encore de ce qu'il veut faire le plaisant à l'égard des calamités que j'ai dit devoir se renouveler sous l'influence des erreurs qu'il soutient avec les contagionistes et avec les autres infectionistes, qui ne se sont que trop réalisées, que j'ai pu combattre, comme j'en avais déjà combattu de semblables; tandis qu il en est resté spectateur tranquille, ce qui n'empêche pas de tout lui attribuer, comme par un parti pris de tout dénaturer à son profit, à mon détriment, ainsi qu'à celui de la science et de l'humanité? s'il y a quelque chose ici qui puisse prêter à la plaisanterie, n'est-ce pas de voir un air triomphant, dans un personnage qui se charge de donner des leçons aux autres et qui prouve, en tout point, qu'il ne sait de quoi il parle? Mais ce qui mérite plus d'attention, ce sont des erreurs et un plan de conduite qui ne peuvent qu'assurer le retour des calamités que j'ai annoncées, et laisser toujours au dépourvu lors de leur apparition, comme on s'y est trouvé dernièrement encore par rapport à ce que l'on appelle choléra; état déplorable qu'il faut attribuer surtout au rôle de M. Chervin et à celui de ses amis!

Nous ne sommes plus au temps de Galilée, ni à celui d'Armesto. On n'est plus condamné à faire amende honorable pour avoir combattu des erreurs anciennes ou nouvelles; mais on est persécuté et outragé de divers autres manières, qui ne supposent ni moins d'aveuglement, ni moins de passions que l'on en a montré à l'égard de ces hommes savans et zélés!

Quoi de plus pénible pour un ami du bien, qui ne s'est jamais présenté qu'avec des sentimens affectueux pour ses confrères, comme avec des sentimens d'estime et de confiance; qui peut se rendre le témoignage d'avoir tout fait pour se rendre utile, se flatter d'y être parvenu, d'avoir toujours évité avec le plus grand soin ce qui pouvait blesser qui que ce fût, d'avoir même défendu ceux qui se sont faits ses adversaires dans des occasions très importantes! Quoi de plus pénible également que de

voir repousser les vérités les plus frappantes et les plus utiles?

Ainsi que je l'ai déjà dit ailleurs, s'il ne s'agissait que de mes intérêts, ce serait peu de chose; mais il s'agit des plus chers intérêts des gouvernemens et des peuples, il s'agit de vérités importantes, il s'agit d'un monument où elles puissent être consacrées, et par conséquent honorable et utile; il s'agit de savoir et d'indiquer où sont les matériaux et l'architecte, il s'agit même de savoir si ce monument ne serait pas déjà et depuis long-temps tout élevé. Le nom de fièvre jaune est-il le caractère auquel on peut reconnaître ces matériaux, ou, en d'autres termes, peuvent-ils se trouver dans des faits qui n'appartiennent qu'à une même époque et à certains pays seulement, et qui sont attachés uniquement à une nouvelle dénomination arbitraire, vague, insignifiante, déjà abandonnée presque généralement, pour être remplacée par d'autres noms; comme elle-même en a remplacé d'autres encore, de manière que les faits sont de même frappés de nullité? L'architecte peut-il être un médecin qui déclare lui-même ne s'être jamais occupé que de cette prétendue maladie distincte? On trouvera aisément la réponse à ces questions, en considérant que cet édifice, sous peine de n'être qu'imaginaire, de n'être qu'un vain échafaudage, doit embrasser toutes les prétendues maladies distinctes sans exception, et toutes les questions qui s'y rapportent. M. Chervin paraît avoir bien senti lui-même cette vérité, puisqu'il n'a pas mis au jour, les regardant sans doute comme n'offrant pas en effet le caractère indiqué, ces cinq à six volumes dont, il y a huit à dix ans, il avait promis de nous gratifier; la seule chose qu'il ait à nous présenter étant, à cet égard, en dépit de son épigraphe, de simples paroles. Les conditions requises pour le grand objet qui fixe aujourd'hui si fortement l'attention des médecins me semble ne pouvoir se trouver que dans cette masse de faits de tous les lieux et de tous les temps, que j'ai recueillis sous toutes les dénominations, que j'ai laissés seuls parler, que j'ai consignés dans mon ouvrage de 1819 et que j'y ai appliqués à toutes les questions agitées, qui y sont traitées dans autant de chapitres particuliers. Par cet ouvrage, j'ai voulu du moins rem

plir la lacune immense qui, avant lui, se faisait remarquer dans la science. Y suis-je parvenu? Je l'ai cru; un grand nombre de médecins, et même les corps savans les plus compétens ont bien voulu paraître le croire avec moi; mais peut-être ces divers jugemens ont-ils besoin, pour faire loi, d'être proclamés par les médecins et par les corps savans dont je m'appuie; ce qui aurait déjà eu lieu sans doute sans les derniers efforts de l'erreur, c'est-à-dire sans l'influence des partisans de la contagion ou de l'infection, ou de la cause inconnue et de maladies distinctes imaginaires.

L'ouvrage dont je parle, survenant au milieu de préjugés dont on était fortement imbu, que personne n'avait encore osé attaquer, si ce n'est sur quelques points seulement, avec quelques faits et d'une manière peu soutenue, paraissant même au moment d'un nouvel enthousiasme pour l'erreur, allant contre certains intérêts, soulevant ainsi certaines passions; cet ouvrage, dis-je, dût d'abord être confondu avec ceux qu'il avait pour objet de remplacer, et éprouver le même sort que celui qu'ils avaient éprouvés eux-mêmes, ou du moins être peu remarqué par un certain nombre de médecins, quoique apprécié par beaucoup d'autres, jusque chez les peuples considérés comme étant en arrière de l'état actuel de la science (1); mais revêtu, je pense, des caractères indiqués, il échappera toujours, je pense aussi, à l'oubli où sont tombés tous les autres écrits qui ont eu le même objet; il prévaudra auprès des hommes les plus éclairés et les plus zélés pour la justice, la science, l'humanité et l'honneur de notre pays. N'ayant encore reconnu la vérité nulle part, ou fatigué de la chercher de tout autre côté, remarquant qu'elle ne peut se trouver que là où les faits sont le plus multipliés, et présentés tels que la nature les offre elle-même, c'est à-dire sans acception d'aucune dénomination, et appliqués chacun aux questions qui leur appartiennent, on ne tardera pas de diriger enfin ses regards de ce seul côté. Semblable à cette statue de

(1) Parmi ces peuples, les médecins nous ont devancés sur le point dont il s'agit, si l'on excepte mes propres travaux, qu'ils se sont appropriés en traduisant mes écrits.

Minerve qui, placée d'abord dans un faux point de vue, fut jugée très défavorablement, mais qui, ensuite, mise dans le lieu qui lui était destiné, devint l'objet de la prédilection d'abord aussi accordée à une autre, l'ouvrage dont je parle, jugé d'après des notions dont on manquait autrefois, jugé d'après la saine doctrine, finira, je crois pouvoir l'espérer, par être généralement apprécié.

Quelque peu que l'on examine de nouveau, on remarquera aisément que ce même ouvrage offre au moins la solution des principales questions à décider aujourd'hui; il offre surtout celle de la contagion et celle de l'infection dans ce que l'on appelle fièvre jaune, ou choléra, ou peste, ou typhus, etc., de manière que paraître chercher encore cette solution, ce serait se montrer absolument étranger à l'état de la science. On ne voudra pas attendre qu'un autre vienne la proclamer à son tour, pour lui attribuer le mérite d'avoir, seul, tout fait, quoique, j'ose le dire, il soit impossible qu'un autre médecin vienne présenter cet ensemble de faits que, depuis long-temps, j'ai pu offrir moi-même, sans faire évidemment un double emploi, sans, par conséquent, faire une œuvre absolument de surérogation; n'y ayant, je pense, qu'un moyen de faire autrement que moi, qui est de faire moins; moyen qu'a si bien su employer M. Chervin!

Désormais la vérité, du moins en plusieurs points relatifs aux questions que je traite, ne pourra donc être méconnue que par les médecins qui voudront absolument se refuser à l'évidence.

Deux grands faits, entr'autres, viennent mettre dans le cas de tout apprécier; ce sont les suivans : 1° depuis long-temps, depuis le commencement de ce siècle, j'ai annoncé constamment que de grandes calamités pourraient naître encore sous l'influence des idées que je combats, comme un grand nombre avaient déjà eu lieu par la même cause; 2° j'ai annoncé également que l'on pouvait être délivré et même préservé de ces calamités par l'application de mes principes; j'ai annoncé ces deux résultats différens de toute sorte de manières. Souvent ces avertissemens, ces vérités que j'ai ainsi proclamées, ne furent que l'occasion de nouveaux triomphes de l'erreur, qui trouva

encore des défenseurs aussi ardens et zélés, qu'aveugles ou passionnés ; cependant, les calamités annoncées ne se sont que trop réalisées. Mais, ayant pu, au contraire, être écouté, alors le mal a été prévenu ou arrêté. Dans chacun des deux cas, le résultat ne s'est pas fait long-temps attendre.

En plusieurs circonstances, nos ennemis eux-mêmes, témoins des funestes effets de l'erreur, que j'ai signalés devant eux, crurent, eux, devoir prendre mes avis en considération; ils voulurent bien m'accorder assez de confiance et d'estime pour me charger, seul, de tout le service médical, et mettre tout à ma disposition, sans aucune réserve; passant ainsi par-dessus toutes les règles et tous les usages, qui ne leur permettaient pas de m'employer chez eux ; ce n'eût point été assez, à leurs yeux, de me faire partager ce service avec les médecins de leur pays. Ce fut en faveur de milliers de nos compatriotes que je me conciliai ces témoignages flatteurs, et d'autres compatriotes semblent vouloir me faire payer le plus cher possible le plaisir d'avoir fait mon devoir, d'avoir été utile, d'avoir fait ensorte d'honorer le nom français !

Ce que j'avais déjà fait ainsi assez souvent, depuis 1805, notamment en 1811, 1812, 1813, 1814, 1815, 1821 et jusqu'en 1830, en divers lieux et sous diverses dénominations, je l'ai fait de nouveau, particulièrement sous celle de choléra, aussitôt que j'ai vu l'erreur nous menacer sous cette nouvelle bannière. Dès 1830, lors des premiers bruits de l'épidémie de Moscou, j'ai composé, sur cette calamité et sur les autres épidémies de la Russie, un mémoire que j'ai eu l'honneur de communiquer à l'Académie des Sciences et à l'Académie de Médecine. Ce mémoire pouvait mettre dans le cas de tout apprécier relativement aux causes du mal, à sa nature et à son traitement; il faisait ainsi connaître le moyen d'en arrêter le cours pour la Russie elle-même, comme d'en prévenir le développement partout ailleurs, et par conséquent chez nous. Qu'est devenu ce nouveau travail? Qu'est-il résulté de ce nouvel effort contre les ravages de l'erreur et des préjugés? On a cru ne devoir en tenir aucun compte. Et qu'est-il arrivé? Tout est venu justifier et mon langage et mes

principes : 1° le mal n'a pas été arrêté, ou plutôt on l'a fait naître même parmi nous, comme en mille autres lieux différens, excepté là où j'ai pu me rendre, de manière à pouvoir y faire moi-même de nouveau l'application de mes principes. Partout où j'ai eu cet avantage, le mal a été prévenu ou arrêté sur-le-champ, et j'ai été accueilli par tous les médecins les plus éclairés et les plus en réputation des différens lieux que j'ai ainsi visités, avec lesquels je me suis mis en rapport. Ces importans résultats ont été publiés, sans que qui que ce fut ait élevé la voix pour démentir mes assertions. D'ailleurs, à toute sorte de preuves déjà ainsi acquises, j'ai proposé d'ajouter toutes celles que l'on pourrait desirer. Je n'ai pas demandé à être cru sur parole, j'ai voulu moi même ne rien faire qu'à la face du soleil; j'ai exprimé le desir que tout fût complètement et mûrement examiné par les premiers corps savans; j'ai demandé même que de nouvelles observations eussent lieu, sous leurs auspices, sur les points encore les plus ravagés par le mal, en proposant de m'y rendre également à mes frais.

Qu'au lieu d'examiner, selon le vœu que j'en exprime depuis si long-temps, les milliers de faits que j'ai à présenter, on oppose des sarcasmes, des insultes, que prouvera-t-on? Rien, si ce n'est que l'on se joue de ce qu'il y a de plus sacré, si ce n'est qu'aux yeux de beaucoup de gens le bien et le mal sont indifférens, si ce n'est que, non seulement on n'a pas de bonnes raisons à donner, mais que l'on ne veut pas en entendre; que l'on veut même me punir d'en avoir apporté? Et n'attirera-t-on pas sur soi-même l'opprobre et l'ignominie? Se taire même seulement sur un tel sujet, lorsque l'on a mission de parler, n'est-ce pas un grand tort? Dans les deux cas, n'assume-t-on pas sur soi une grande responsabilité, en nous laissant ainsi exposés à de grandes calamités faciles à éviter, et surtout en les faisant naître, comme on peut se le reprocher, en soutenant l'erreur qui seule en fournit la source!

Si l'on voulait savoir quel eût été le résultat de l'examen de mes documens, fait, dès 1822, par l'Académie de Médecine de Paris, peut-être verrait-on combien j'ai à me plaindre de ce

que cet examen n'a pas eu lieu alors, ou du moins en 1826, où je l'ai vivement sollicité. Peut-être remarquerait-on que, dès la première époque, et même plutôt encore, on possédait des faits plus que suffisans, aux yeux de tout médecin judicieux et éclairé, pour la solution de toutes les grandes questions qui m'occupent; que, par conséquent, on pouvait dire à tout autre médecin venant après moi, qu'*il venait trop tard;* peut-être aurait-on remarqué que, si ce médecin soutenait encore lui-même de grandes erreurs, on aurait le droit d'ajouter que sa peine était d'autant plus vaine et inutile, qu'il était loin de la vérité, qu'il pouvait contribuer à la tenir encore enchaînée et enveloppée de ténèbres; peut-être aussi cet examen eût-il mis dans le cas de prévenir les grandes calamités qui, depuis cette époque, ont régné sous l'influence des doctrines admises. Je dois nécessairement entrer ici dans quelques détails.

Peut-être, en effet, cet examen eût-il fait voir, 1° que, après m'être livré pendant longues années, avec zèle, à l'étude des connaissances fondamentales de la médecine, je me suis livré, avec le même zèle, à l'observation de nos maladies les plus communes, les maladies fébriles; 2° que, depuis 1805 et souvent sur de grands théâtres, j'ai presque toujours eu occasion d'observer ces maladies sous forme épidémique, point pour lequel on peut dire qu'à cette époque la science était encore dans l'enfance, ou du moins dans la vague, l'obscurité et la confusion; 3° que, depuis la même époque, j'ai constamment fait l'application la plus avantageuse des principes que je soutiens, et que, par conséquent, on n'avait pas besoin d'arriver à ces derniers temps pour obtenir la solution à laquelle on devait aspirer, l'ayant ainsi obtenue pour moi et pour tous les autres médecins qui voudraient se donner la peine d'examiner; attendu qu'en médecine, la solution de toute question, c'est la guérison, première solution; 4° que, dès 1810, j'ai adressé à la société de la faculté de médecine, un mémoire sur divers points relatifs aux maladies indigènes, 5° qu'en 1811, 1812, 1813, 1814 et 1815, j'ai pu annoncer, arrêter ou prévenir des maladies analogues à celles qui viennent de régner; 6° que, dès 1814, j'ai communiqué au

corps savant que je viens de nommer, dont j'avais l'honneur de faire partie, les détails les plus circonstanciés au moins sur quelques-uns de ces importans résultats, 7° que, dès-lors, j'ai ainsi appelé l'attention des autres médecins sur toutes les questions relatives aux épidémies; 8° que, s'il importait beaucoup qu'un médecin eût mis entièrement à profit les cruelles leçons offertes sur le théâtre des dernières guerres de l'Empire, j'ai satisfait à ce besoin; 9° que, accoutumé à l'étude des sciences positives, n'ayant aucune idée préconnue et ne voyant que conjectures, hypothèses, incertitude et contradiction dans les écrits des auteurs, désirant sincèrement la vérité, desirant sortir de l'espèce de chaos où l'on était plongé, je n'ai pris pour guide que les faits, et que, en conséquence, dès la même année, aux faits recueillis dans ma pratique particulière, j'ai joint tous les autres faits anciens et nouveaux, nouveaux et anciens, sans acception de temps, ni de lieu, ni de circonstances, ni de dénomination, et qu'à tous ces faits réunis, j'ai joint également le sentiment des meilleurs auteurs, de manière que tout pût concourir à mettre dans le cas de reconnaître la vérité, de quelque côté qu'elle se trouve et quelque soit le nom donné au mal; autre moyen d'arriver à la solution; 10° qu'en 1818, ayant mis en ordre et appliqués à chacune des grandes questions sur lesquelles, dès 1814, j'avais appelé l'attention des médecins, les faits respectifs, j'ai soumis à l'impression un ouvrage qui contient cet important résultat; 11° que cet ouvrage, qui a paru en 1819, où l'opinion de la contagion était encore dans toute sa force, où elle n'avait encore été attaquée qu'avec peu de faits et seulement sous quelques-unes des dénominations admises, n'en a pas moins été généralement accueilli par les médecins français et étrangers les plus éclairés, en raison des faits qui en font la base et des opinions qui en font l'objet; qu'il fixa ainsi de plus en plus l'attention de ces médecins sur les points qu'il traite, qu'il ébranla fortement l'opinion d'un grand nombre d'entre eux, et qu'il la leur fit même abandonner sur quelques points, pour adopter la mienne; 12° qu'en 1821, j'ai eu l'honneur d'adresser à l'Académie des Sciences un nouvel écrit assez étendu, servant de développement à divers ar-

ticles de celui de 1819, particulièrement au chapitre IV, qui est relatif à la nature du mal, et apportant ainsi de nouvelles preuves, des preuves sans réplique, de l'identité des affections fébriles épidémiques avec nos affections fébriles ordinaires, de manière à renverser, par cela seul, tout l'échafaudage du système de la contagion et même de celui de l'infection, et à démontrer d'autres vérités non moins essentielles, troisième solution; 13° que j'avais ainsi également, et depuis long-temps, tout fait pour éclairer les divers points indiqués et ceux qui s'y rattachent; 14° que, par là, je m'étais mis en position de me rencontrer avec tous ceux qui feraient quelques pas vers la vérité, sans pouvoir être devancé par aucun; 15° qu'en effet si, jusqu'à l'époque indiquée, j'avais presque toujours combattu seul contre le système de la contagion, du moins, cette même année, une commission de l'Académie des Sciences a reconnu et déclaré formellement que les faits consignés dans mon ouvrage de 1819 justifient pleinement mon opinion relativement aux causes des épidémies, quatrième solution; 16° que, par conséquent, d'après ce jugement seul, la question de la contagion et celle de l'infection se trouvèrent résolues, et que, vu la portée de ce jugement, cette solution eut lieu pour toutes les maladies épidémiques, quel que soit le nom imposé au mal, attendu que les faits sur lesquels il est fondé sont ceux *de tous les temps et de tous les lieux, sans acception d'aucune dénomination*; 17° que, par conséquent aussi, dès-lors toutes nouvelles recherches sur les questions dont il s'agit ne pouvaient être que superflues, principalement par rapport à ce que, à cette époque, on appelait fièvre jaune; 18° qu'il est impossible d'aller contre cette proposition, sans aller contre toutes les règles de la raison; 19° que, de plus, si ce jugement avait besoin d'être justifié lui-même, il l'a été par l'accueil qu'ont fait à l'ouvrage qui en a été l'objet, les médecins les plus compétens, particulièrement des médecins placés sur le théâtre d'une des plus grandes épidémies qui aient régné, médecins qui l'ont considéré comme le plus complet et le plus concluant qu'il y ait, et qui l'ont traduit (1), qui en ont fait le principal objet de

(1) J'ai rapporté cet ouvrage traduit à Barcelone et à Madrid, et j'ai

leurs méditations, cinquième solution; 20° que j'ai eu l'avantage de voir se former, sur ma proposition, à la faveur de l'accueil que m'a procuré l'ouvrage cité, une assemblée médicale, une académie temporaire, dont j'eus l'honneur de faire partie, et composée d'ailleurs de médecins espagnols et de médecins anglais, d'opinions d'abord différentes, mais qui avaient également vu le mal en divers autres pays, qui étaient tous très éclairés, et qui finirent par adopter la mienne à l'unanimité; résultat qui, ce me semble, peut être regardé comme une sixième solution, et qui a été constaté par un exposé pour lequel fut nommée une commission dont j'eus aussi l'honneur de faire partie, les autres membres étant le doyen de la faculté de médecine de Barcelone, M. le docteur Salva, le président de la subdélégation de médecine de la Catalogne, M. le docteur Pignillem, tous deux professeurs de médecine pratique, et un médecin anglais, M. le docteur Macleau, auteur d'un ouvrage sur la maladie appelée peste; 21° que j'ai ainsi obtenu des médecins espagnols, les mieux à portée d'observer et les plus capables d'en profiter, des faits multipliés, tous puisés aux meilleures sources, faits précieux, que MM. les commissaires de 1821 ont déclaré leur avoir été refusés (1); 22° que j'ai rapporté, en outre, six à sept relations différentes de même extrêmemeet importantes, dont plusieurs ne furent données qu'à moi, et parmi lesquelles je citerai celle du traducteur de mon ouvrage de 1819, à Barcelone, et celle de M. le docteur Joanich, jeune médecin également très instruit, chargé par l'administra ion du service médical dans Barcelonette pendant toute la durée de l'épidémie; 23° que j'ai rapporté, de plus, un assez grand nombre de notes particulières, dont la plupart me furent données par d'autres médecins également à portée d'observer et très éclairés, tels que le médecin du lazaret, MM. les docteurs Campmani, Porta, Meyner, Calveras,

regardé cet hommage comme le plus beau trophée que je pouvais obtenir dans cette circonstance.

(1) Comme il a été dit plus haut.

etc., et par d'autres personnes encore non médecins, mais qui n'en ont pas moins recueilli des faits précieux (la valeur des faits étant indépendante des idées de ceux qui les recueillent, comme des idées de ceux qui les citent), telles qu'un français très zélé, très intelligent, qui avait dirigé toute son activité vers cet objet, l'épidémie étant venue prendre la place de tout autre, M. Montagut, homme de même très intelligent, chargé de la surveillance de divers services relatifs à cette calamité; qu'en outre, j'ai tenu moi-même, pendant mon voyage, un journal où j'ai consigné une foule de faits non moins importans, que j'ai recueillis à Barcelone même et à Barcelonette, dont j'ai visité les quartiers les plus ravagés, de rue en rue, de maison en maison, et sur la plage, dans le port, sur les vaisseaux accusés de l'importation ou de la transmission, tels que le vaisseau le *Grand-Turc*, la *Joséphine* de Marseille, dans les dix communes qu'embrassait le cordon, dans presque toutes les principales villes du midi de la France, notamment dans Toulon et dans Marseille, où, mon livre à la main, j'ai parcouru le principal théâtre de l'épidémie de 1720, sur laquelle je me suis étendu le plus dans cet ouvrage; 25° que ces derniers résultats auraient, s'il l'eût fallu, seuls, offert une nouvelle solution; 26° enfin que, pour arrêter et même prévenir les épidémies les plus meurtrières de ces derniers temps, il ne s'agissait que de faire ce que j'ai fait moi-même en un assez grand nombre d'occasions, et que désormais toute nouvelle recherche sur les causes, du moins, était ainsi devenue absolument vaine, qu'elle pouvait même nuire beaucoup, en détournant l'attention de faits tout recueillis, de résultats tout obtenus; en empêchant de mettre ces faits, ces résultats sur-le-champ à profit en éloignant ainsi le moment du triomphe de la saine doctrine et de son application faite par tous les médecins et dans toutes les occasions; que cet inconvénient devait nécessairement avoir lieu dans le cas même où les nouveaux investigateurs dirigeraient leurs efforts du côté de la vérité, et qu'il y en aurait de bien plus graves encore, s'ils les dirigeaient du côté de l'erreur, ne fût-ce que sur quelques points seulement; inconvéniens qui ont eu lieu surtout de la part de ce-

lui des nouveaux investigateurs, qui a fait le plus de bruit, en s'emparant, par des moyens que j'ai déjà indiqués ailleurs et que je ferai mieux connaître encore, d'une place que j'avais préparée par plus de trente années de travaux et de sacrifices..

On aurait sans doute remarqué également que, même une partie de mes documens seulement, anciens ou nouveaux, était plus que suffisante pour rectifier ou compléter ceux qu'ont rapportés de Barcelone MM. les commissaires de 1821, que mon ouvrage de 1819 seul était dans ce cas; que cette rectification et ce complément étaient eux-mêmes inutiles, puisque ces documens étaient eux-mêmes également de surérogation.

Peut-être aurait-on encore remarqué que, déjà et depuis longtemps, je m'étais trouvé en différens pays et sur de grands théâtres, par suite de mon zèle, et que partout j'ai tout fait pour honorer le nom français, comme à Bautzen, Dresde, Géringswalde, Josephstadt, Barcelone, etc., et qu'en effet, je me suis concilié la confiance et l'estime même de nos ennemis.

On aurait pu aussi prendre une connaissance exacte de ce qui se passa, lors de mon retour d'Espagne, à l'occasion de quelques malades de l'Hôtel-Dieu de Paris, qui éprouvèrent des affections absolument semblables à celles que je venais d'observer. Je dois m'arrêter ici un instant sur ce fait important.

A l'époque dont je parle, il y avait plus de raison de prendre des mesures semblables à celles que l'on a prises en 1832, qu'il n'y en avait dans cette dernière année. Mais alors je fus appelé par quelques-uns des principaux médecins de cet établissement pour donner mon avis. l'administration avait déjà tenu conseil sur les moyens à employer contre la propagation du mal que faisait redouter l'opinion de la contagion encore en grand crédit; déjà de grandes alarmes régnaient dans Paris et même aux environs; beaucoup de riches songeaient à s'en éloigner, beaucoup même l'avaient déjà fait, beaucoup d'autres avaient retenu leur place à la poste plusieurs jours d'avance, quelques uns étaient allés à trois à quatre lieues de Paris en attendant leur tour; un autre médecin avait été chargé par l'administration d'examiner la prétendue maladie distincte; il fut question, d'a-

près les idées de ce médecin, M. le docteur Bally, de mettre de côté les hardes des malades suspects, et je pense qu'on le fit; mais, ayant proposé à ce médecin de prendre ensemble des notes sur ce qui s'y présentait, afin de nous rencontrer au moins sur les faits, il ne reparut plus. D'ailleurs, ayant dit, devant les médecins éclairés qui m'avaient fait l'honneur de me consulter : « Oui, c'est bien le mal que vous croyez, il me semble être à Barcelone, mais ne parlons ni de contagion, ni de fièvre jaune.» Ces honorables confrères voulurent bien partager mon avis; les bruits alarmans furent ainsi étouffés à leur source et il ne fut plus question d'aucune mesure extraordinaire (1).

Cependant alors, comme je l'ai dit, il y avait plus de motifs de prendre des mesures extraordinaires, si jamais l'on eut dû en prendre en pareil cas, qu'il n'y en avait l'année dernière. En 1822, au moment où je fus invité à me rendre à l'Hôtel-Dieu, déjà cinq individus, au moins, avaient succombé à la maladie suspecte, et plusieurs autres malades succombèrent également dans quelques autres hôpitaux et en ville; en 1832, quand on se mit à prendre des mesures extraordinaires et à proclamer dans tout Paris, ainsi que dans tout le reste de la France, et par toute sorte de moyens, que le mal venait de pénétrer dans cette capitale, il n'existait dans l'Hôtel-Dieu que trois malades attaqués de l'affection prétendue distincte, sans aucun mort.

Je pourrais donner quelques autres preuves que celles que j'ai rapportées, des alarmes qui régnèrent en 1822, de l'importance que l'on y mit et de celle que l'on était disposé à y mettre par la suite. Aux environs de Paris, à Fontainebleau, par exemple, on avait élevé à cinq centaines de morts, les cinq unités qu'il y avait dans l'Hôtel-Dieu de cette grande ville. Dans cette même ville quelques personnes n'osaient plus aller dans les voitures de place, de peur d'y trouver des germes du mal. Bientôt l'arrivage des denrées y aurait cessé, et cinquante, cent, deux cents

(1) J'avais eu la précaution de tirer ces messieurs à l'écart, pour n'être entendu ni des malades, ni d'aucunes autres personnes étrangères à la médecine, qui auraient pu ne s'arrêter qu'à quelques-unes de mes paroles.

ou trois cents mille âmes riches ou aisées s'en seraient éloignées. Dans la société de la faculté de médecine on s'occupa très sérieusement de cette grande affaire; mais, ayant été interpellé comme à l'Hôtel-Dieu, sur ce que j'en pensais, je fis voir par ma réponse que rien ne justifiait les alarmes. Toute discussion fut ainsi écartée, parconséquent tout éclat fut de même évité, éclat qui eut pu produire le même effet qu'en 1832 et qui même en eût sans doute produit un plus grand encore, parce qu alors les idées de contagion et d'infection, que depuis je n'ai cessé de combattre, régnaient dans toute leur force!

Je parlai donc devant la société de la faculté de médecine comme à l'Hôtel-Dieu, persuadé, d'après ce que j'avais déjà observé en un assez grand nombre d'autres occasions analogues, que si l'on venait à proclamer des idées de maladies extraordinaires, suspectes, on ferait naître le mal qui a eu lieu en 1832. Un semblable motif m'empêcha de parler à qui que ce fut, si ce n'est à quelques amis intimes, de plusieurs exemples du cholera le mieux caractérisé que j'aie eu à traiter, dans cette même année 1832, pendant que l'on parlait de vaisseaux mis en croisière et de troupes mises de même en mouvement aux frontières, pour l'empêcher d'arriver; tandis que, taisant ce nom, je guérissais le mal et que je ne le propageais pas. Voilà, j'ose le dire, ce qu'auraient dû faire tous mes confrères, toutes les académies et surtout l'Académie de Médecine; au lieu d'en agir tout autrement, au lieu de repousser avec dédain des avis conformes à la saine doctrine qui auraient préservé de tout mal, comme en 1822; au lieu de proclamer elle-même les idées et les préceptes les plus erronés et les plus funestes, comme elle a fini par le reconnaître, mais trop tard (1).

Un trait de ressemblance de plus, sous certain rapport, entre le cas de 1822 et celui de 1832, c'est que, si, dans cette dernière

(1) Voyez mon dernier écrit, intitulé : *Motifs de la proposition de l'auteur d'aller à ses frais, sous les auspices de l'Académie des Sciences, sur tous les principaux points du théâtre actuel de l'épidémie, et nouveaux résultats avantageux de l'application de ses principes*. Paris, 1832.

circonstance, on a dit que le mal s'était développé dans les petites rues de la Cité, en 1822, il s'était développé dans les *petites* rues des environs de la Halle et du quartier de Bonne-Nouvelle.

On ne demandera pas ce que j'aurais dit si, en 1832, j'eusse été appelé à l'Hôtel-Dieu, comme en 1822, lorsque l'on songea à prendre des mesures et à proclamer l'arrivée du génie malfaisant présenté depuis deux ou trois ans, et même depuis beaucoup plus long-temps encore, comme s'avançant vers nous *à grands pas et sur* 1,400 *lieues de front!* On croira volontiers que mon langage eût été le même que dans la première circonstance. Eh bien! si j'eusse été écouté également, on n'aurait pas non plus donné de suite aux projets de mesures extraordinaires, ni, par conséquent, aux alarmes et à toutes les conséquences de ces mesures et de ces alarmes, à toutes les conséquences des idées de causes et de maladies extraordinaires qu'elles supposaient, et que l'on crut avoir à prévenir et à combattre par des moyens qui ne pouvaient, conjointement avec la terreur générale, que réaliser le mal redouté; on n'aurait pas mis sentinelles sur sentinelles à la porte de l'établissement indiqué, ni un cordon de troupes autour de la place qui le précède (Parvis Notre-Dame); on n'aurait pas affiché au coin de chaque rue des proclamations propres à accroître de plus en plus les alarmes; on n'aurait pas fait répandre partout un véritable poison sous le nom de chlorure; on n'aurait pas vu la terreur devenir générale, ni une multitude de personnes tenir au-dehors le mouchoir devant le nez et la bouche, s'infecter réellement chez elles, ou par le chlorure, ou par le camphre, ou par divers autres moyens, et altérer leur santé d'ailleurs par divers changemens dans leur régime; on n'aurait pas vu, je prie de remarquer surtout ce fait, on n'aurait pas vu, dès le jour même où les premières mesures furent prises et les proclamations de la prétendue arrivée du mal faites, et pendant les jours suivans, une foule de personnes venir chez moi et chez tous les autres médecins plus ou moins en réputation, pour elles-mêmes, déjà malades réellement par suite de la peur, ou pour d'autres personnes, déjà hors d'état de s'y transporter; enfin, on n'aurait pas vu les suites funestes de cet ordre de choses

pour Paris et pour les départemens, où, comme on a coutume de le faire, on a imité cette capitale, d'après des rapports ou instructions publiés au nom et aux frais du gouvernement.

Si les motifs qui, en 1822, me dictèrent le langage que je tins à l'Hôtel-Dieu et dans la société de la faculté de médecine de Paris, m'empêchèrent de parler à qui que ce fût, à l'exception de quelques personnes, d'un certain nombre de malades atteints au plus haut degré de ce que l'on appelle choléra, que j'eus à traiter dans Paris même, avant que l'on n'y proclamât l'entrée de cette affection, malades que je guérissais, tandis que, si j'eusse prononcé le terme fatal, ils auraient pu périr et entraîner avec eux une multitude d'autres victimes; si, dis-je, ces motifs m'empêchèrent de parler de ces maladies, je craignis que d'autres médecins ne fissent tout autrement, à la première occasion, et même à la moindre apparence, en s'empressant de publier l'existence de la prétendue maladie distincte, de la *maladie suspecte*, du *choléra de l'Inde*, du *choléra pestilentiel*, etc., etc., etc., et ne produisissent ainsi le mal que j'ai voulu éviter dans cette nouvelle circonstance, comme j'avais eu l'avantage d'y parvenir dans un assez grand nombre d'autres cas semblables; malheureusement c'est ce qui arriva. On en vint à faire beaucoup de bruit, d'abord à l'occasion d'un malade de la rue des Lombards, ensuite à l'occasion d'un autre malade de la rue Mazarine. Selon la marche ordinaire des choses en pareille occurrence, on ne devait pas tarder à mettre en jeu les malades même de l'Hôtel-Dieu, on ne devait pas tarder à voir aussi du suspect parmi eux : c'est ce qui ne manqua pas non plus d'avoir lieu, et ce qui fut bientôt imité dans tous les autres hôpitaux et dans un grand nombre de départemens. L'erreur trouva partout un favorable accueil, et si la vérité osa tenter de se faire jour, elle ne trouva nulle part autre chose qu'insultes et outrages, si ce n'est auprès de ma clientelle et de beaucoup de malades d'un bureau de secours auquel j'ai été attaché, et dans les départemens où je l'ai portée, aussitôt que la disparition presque entière du fléau à Paris m'eut permis de m'y rendre.

J'ai déjà prouvé par d'autres écrits, principalement par mon

ouvrage de 1819 et par un mémoire particulier sur ce sujet, encore inédit, que toutes les grandes épidémies qui ont régné depuis l'établissement du système de la contagion, étaient de même dûes à des mesures extraordinaires. On doit remarquer que je dis toutes, et non quelques-unes. La chose n'en paraîtra peut-être que plus paradoxale, mais que font les apparences auprès de la réalité, auprès de tous les faits? Sera-ce en dédaignant ceux-ci que l'on aura la raison de son côté?

J'ai des faits pour suivre ce que l'on a appelé choléra du fond de l'Inde à Paris, et de 1817 jusqu'à ce jour. Si je n'ai pas encore publié ces faits, c'est parce que l'on s'est montré généralement ennemi de ce genre de preuve. S'il en était autrement, les ravages qui ont eu lieu sous ce nom de choléra depuis l'époque et le pays indiqués, auraient été prévenus. Les écrits que j'ai déjà publiés auraient suffi pour procurer cet avantage. On a voulu d'abord à tout prix de la contagion, ensuite de l'infection, aujourd'hui on veut une cause inconnue. On a, de plus, toujours voulu, on veut même encore un typhus d'Amérique, un choléra indien, etc., etc., etc.; il n'y a qu'un fou, dit-on, qui ne veuille pas également de ces belles choses, qui ne s'en tient pas à ces belles découvertes! Il ne peut donc y avoir pour lui qu'insulte, outrage et spoliation! D'après cela, est-ce bien le moment de mettre des faits au jour? Ne faut-il pas laisser s'user encore un peu la cause inconnue, la fièvre jaune, le choléra pestilentiel, la choladrée, etc., etc., etc., comme la dothinenterie, le typhus amaril, le typhus nautique, le typhus oriental, et les deux ou trois cents autres maladies prétendues distinctes?

Présentez donc des faits, lorsqu'il y a des gens très influens, des gens qui sont, comme on dit, à la tête des affaires, assez insensés eux-mêmes ou ignorans pour vous taxer de folie, quoique vous ayez toujours laissé ces faits seuls parler, quoique les résultats les plus avantageux soient là pour vous justifier; tandis que ces hommes, qui vous traitent de fou, sont forcés de déclarer, dans certains momens de franchise, qu'ils ne savent eux-mêmes ni ce qu'ils font, ni de quoi ils parlent, et qu'ils n'obtiennent, eux, de tous leurs efforts, que les résultats les plus

honteux et les plus déplorables, et lorsque vous les voyez paraître s'applaudir de leur conduite, lorsque vous les voyez même affecter un air triomphant!

Que, jusqu'à ce moment, on n'ait pas reconnu ce que j'ose dire avoir fait dans l'intérêt de la science relativement à nos maladies fébriles en général, et surtout relativement aux maladies épidémiques, état de choses que je proclame, comme on a proclamé l'erreur, cela prouve précisément ce dont je me plains, c'est-à-dire que l'on n'a pas examiné; cela prouve que la vérité a rencontré ici, comme en beaucoup d'autres cas, de grands obstacles; tandis que l'erreur jouit de la plus grande faveurs; voilà tout. Cela justifie donc ma réclamation.

Que l'on rabatte quelque chose, beaucoup même de ce que je viens d'exposer; du moins ne peut-on pas tout retrancher. Il faut nécessairement laisser les résultats immenses que j'ai obtenus par l'application de mes principes, ainsi que tous les autres faits consignés dans mon ouvrage de 1819; il faut laisser cet ouvrage lui-même, le jugement de l'Académie des Sciences de 1821, celui du congrès médical de Barcelone, un grand nombre de mémoires et de recueils de faits sur les divers points en litige, notamment la relation médicale la plus étendue, la plus circonstanciée qu'il y ait de l'épidémie la plus considérable de ces derniers temps, etc., etc., etc.

Si, en 1822, on eût reconnu l'état des choses indiqué, ainsi que, comme je l'ai fait voir, on eût pu le reconnaître, n'aurait-on pas également trouvé superflues, par rapport à la question de la contagion et à celle de l'infection, tous nouveaux documens, même en faisant abstraction des faits relatifs aux causes du mal, recueillis par moi, faits seuls eux-mêmes si nombreux et si décisifs, selon le jugement de l'Académie des Sciences. La connaissance de la nature du mal, connaissance résultant de mes travaux sur ce point, n'aurait-elle pas de même seule suffi? Les faits que comprennent mes documens, le sentiment de tous les auteurs les plus justement célèbres, dont je m'appuie aussi dans mon mémoire de 1821, et dans plusieurs autres qui ont trait à ce sujet, tout ne vient-il pas prouver

avec moi que nos maladies fébriles épidémiques ne diffèrent absolument en rien de nos maladies fébriles ordinaires, si ce n'est par le nom; or, qu'est-ce que le nom fait aux choses? Il les revêt d'un certain prestige; mais que font tous les prestiges possibles eux-mêmes pour les hommes éclairés qui recherchent sincèrement la vérité? Quand le mal n'attaque qu'un certain nombre de personnes, quand il n'en attaque pas plus qu'à l'ordinaire, alors il conserve sa dénomination accoutumée, il ne passe que pour être ce qu'il est, et ce qu'il est constamment; mais vient-il à être plus répandu et surtout plus meurtrier, alors aussi on le décore d'un autre nom. Souvent on le suppose extraordinaire; souvent même encore, on le suppose venir de loin, et des corps savans, composés des hommes les plus capables de reconnaître la vérité, se livrent à de grandes investigations et à d'interminables discussions, forment des commissions particulières, envoient ces commissions au loin, dans la singulière hypothèse de la réalité d'une maladie extraordinaire et transmise d'un hémisphère ou d'un pôle à l'autre! Voyez ce qui s'est passé depuis plusieurs siècles et même de tout temps; mais principalement depuis un certain nombre d'années, dans toutes les sociétés savantes, tantôt sous le nom de typhus, tantôt sous celui de peste, d'autres fois sous celui de fièvre jaune, et enfin sous celui de choléra, etc. (1). Mais, ajouterai-je, que fait, pour chaque cas,

(1) Peut-être des hommes méticuleux, peu éclairés et surtout peu équitables, m'accuseront-ils d'offense envers les corps savans. Mais où serait la liberté de discussion, s'il fallait approuver tout ce qui se dit et se fait dans ces sociétés? Quelle est celle qui peut se flatter d'avoir trouvé la vérité en tout point, et qui prétende avoir le droit de s'offenser de l'imputation de n'être pas entièrement délivrée de toutes les erreurs que le passé lui a léguées? L'Académie de Médecine de Paris n'a-t-elle pas, elle, prouvé, de son côté, en revenant sur de premiers rapports relatifs aux dernières épidémies, qu'elle sait condamner son opinion de la veille, quand celle du lendemain lui paraît la mieux fondée? Les médecins de Moscou, ceux de Barcelone et un grand nombre d'autres, n'avaient-ils pas donné le même exemple? Que l'on veuille bien rendre justice à mes intentions, comme je suis disposé à rendre jus-

chaque exemple de la maladie considéré en lui-même, qu'elle soit ou qu'elle ne soit pas plus répandue, qu'elle tue beaucoup de monde ou qu'elle n'en tue que peu? N'est-elle pas, dans tous les cas, fondamentalement la même? Il n'y a de différence, entre les divers cas, que dans le résultat, dans le degré. Qu'une pleurésie, par exemple, soit mortelle, et qu'une autre ne le soit pas, toutes deux en sont-elles moins la même affection, quant à leur nature fondamentale?

Je pourrais entrer ici dans de plus amples détails pour démontrer la vérité que je soutiens, mais je le crois inutile, cette vérité me semble se faire assez sentir elle-même par le moyen de ce que je viens de dire, du moins aux yeux de tout homme judicieux qui la cherche de bonne foi. Je dirai seulement encore ici que Galien avait fait la remarque que nous venons de faire, ainsi que je l'ai déjà rappelé dans mon ouvrage de 1819. Or, reconnaître l'identité des affections fébriles épidémiques avec nos affections fébriles ordinaires, n'est-ce pas avoir trouvé, même par cela seul, la vérité relativement à la contagion des premières? Ce qui n'existe pas dans les unes peut-il exister dans les autres?

C'est, sans doute, une grande autorité que l'opinion de tous

tice à celles des autres, et tout sera dans l'ordre. Ne reconnais-je pas que, dans les corps savans, se trouvent un grand nombre d'hommes très recommandables par leur zèle, leurs talens et leurs lumières? Ne puis-je pas, après des milliers d'observations qui me sont particulières, dire que tant de lumières, de zèle et de talent, qui pourraient être appliqués utilement aux grandes questions dont je m'occupe, en suivant la voie que j'ai suivie moi-même, et que par conséquent j'ai tracée, ne portent pas le fruit que l'on a dû en espérer, parce que l'on a suivi une voie toute différente, qui, sous l'influence d'erreurs anciennes, n'a pu conduire qu'à ces erreurs ou à des erreurs nouvelles. On doit attendre, de la part des corps savans, tout ce qu'il y a de plus utile, de plus honorable et de plus judicieux; or, n'est-il pas plus judicieux, plus honorable et plus utile de permettre la discussion, d'examiner, que de repousser toute observation et tous les faits, et même d'insulter et d'outrager quiconque peut demander un examen, en apportant même plus de faits qu'il n'est nécessaire?

les médecins actuels en faveur des distinctions établies entre les maladies fébriles ; mais les faits, mais tous les faits, mais la remarque de Galien ; mais celle de tous les autres bons observateurs qui l'ont précédé ou qui l'ont suivi, dont j'ai recueilli de même les propres paroles, tout cela, mûrement pesé et apprécié, ne doit-il être d'aucun poids?

Obligé, par suite de la mission qui m'est imposée, de donner l'idée la plus exacte possible de mes documens, ne dois-je pas rappeler encore dans ce moment un nouveau témoignage que l'on ne peut pas plus recuser, que l'on n'a recusé celui de la commission à la quelle on s'en est rapporté pour les documens de M. Chervin, je veux parler de la lettre qu'à cru devoir m'adresser M. le docteur Bourdon, comme rapporteur, d'un autre commission chargée de l'examen des miens. Cette lettre, signée aussi de plusieurs autres confrères membres de la même commission, est, il me semble, du plus grand poids. Je vais en citer les principaux passages : « ....Mais patience, Monsieur : ce rapport ne tardera plus guère, et vous aurez enfin la satisfaction d'entendre exprimer, par des confrères qui vous estiment, combien vos longues et laborieuses recherches leur semblent dignes d'être récompensées ; votre persévérance surtout m'a paru mériter des éloges. Quelques personnes vous accuseront, je le sais, d'être possédé d'une *idée fixe* (ils désigneront par là l'exclusion donnée par vous et à la *contagion* des fièvres, et à l'établissement des *cordons sanitaires*) ; mais vous devriez vous consoler de ce reproche, en songeant qu'on l'a adressé, dans tous les temps, aux divers inventeurs, à ceux qui combattaient de vieilles erreurs, ou qui établissaient des vérités jusque là inconnues. Votre désintéressement aussi commande l'estime et l'étonnement : il faut être bien épris de la vérité, bien convaincu de l'avoir trouvée, bien dévoué à son culte et persuadé de ses miracles, pour oser abandonner pour elle les voies de la fortune et les routes sûres du bonheur.

N'eussiez-vous à citer que votre ouvrage de 1819 et votre mémoire sur l'épidémie de Barcelone, ne dût-on vous tenir compte que de vos voyages, ainsi que de vos campagnes d'autre-

fois, vous mériteriez selon moi, d'importantes récompenses. Mais personne ne sait mieux que nous, membres de la commission de l'Académie, et possesseurs, en cette qualité, de vos divers mémoires, combien vous avez à vous plaindre de l'oubli du gouvernement et de l'indifférence de vos confrères. Plusieurs, dans ces dernières années, ont reçu de nobles et éclatantes récompenses, qui auraient pu envier et vos titres réels, et vos travaux et vos services. »

Cette lettre n'a pu être suggérée que par l'impression qu'a produite l'examen des pièces que j'avais à présenter aux époques dont j'ai parlé. Par conséquent, dès-lors, un semblable examen eut inspiré et dicté un semblable jugement et un semblable langage. Or, ayant tenu ce langage en 1814, ou en 1822, aurait-on pu, en 1826, ou 1828, ainsi qu'on l'a fait, sur la parole de M. Chervin, considérer les faits dont-il s'agit comme n'étant pas dignes d'un examen? Aurait-on pu repousser en totalité et en faveur d'un autre médecin venu si longtemps après moi, avec des documens incomplets et des erreurs très graves; aurait-on pu repousser en totalité les faits dont ce médecin lui-même est forcé, ainsi que tous nos confrères, d'en reconnaître une partie très considérable, pour appartenir aux questions agitées, et tandis que ce même médecin, en ne reconnaissant pas cet avantage dans tous les autres, n'a fait que prouver qu'il est loin de bien entendre ces questions.

Daprès le bouleversement d'idées et de choses qui règne sur les points dont je m'occupe, d'après la conduite d'un assez grand nombre d'autres médecins, pour que M. Bourdon m'adressât la note dont il s'agit, il lui a fallu quelque courage et un grand zèle pour la vérité et la justice.

Dans cette note, on parle de persévérance à faire connaître la vérité, à combattre l'opinion de la contagion des fièvres, et, par conséquent, l'établissement des cordons sanitaires. On a donc reconnu qu'il y a un autre médecin que M. Chervin qui a mis de la *persévérance* dans cette lutte. On veut parler de travaux qui, depuis 1805, ont été continuels, et l'on entend appliquer ce que l'on dit de ces travaux à ce que l'on appelle fièvre

jaune, tout aussi bien qu'aux autres affections fébriles prétendues distinctes, de manière à prouver que ce médecin n'a rien laissé à faire à d'autres médecins sur ce sujet, non plus que sous d'autres rapports concernant les maladies épidémiques. Il résulte aussi de ces mêmes travaux que l'on n'a pu, sans violer toutes les lois de la raison et de l'équité, comme tous les intérêts de la science, et sans aller même contre l'honneur de notre pays, faire croire qu'avant M. Chervin, aucun médecin français n'avait rien fait relativement à cette affection prétendue distincte, qui méritât la peine d'être examiné!

D'un autre côté, M. Chervin ayant dit, en 1826, et même beaucoup plus récemment encore, ne s'être occupé que de cette maladie prétendue distincte; tandis que, pour moi, dit-il également, je me suis occupé, non seulement de cette maladie, mais encore de toutes les affections analogues, et n'ayant nullement paru, depuis cette déclaration, s'être plus occupé, lui, de ces maladies, qu'il ne s'en était occupé auparavant, comment peut-on, ainsi qu'on le fait, prétendre que c'est à lui seul que l'on est redevable de tout ce qui peut éclairer par rapport aux dernières épidémies, et qu'il a empêché que ces maladies n'exerçassent plus de ravages qu'elles n'en ont exercé! Pour être juste, il faut dire que tout ce qu'on peut lui attribuer, c'est précisément d'avoir coopéré au développement et aux ravages des dernières épidémies, par les erreurs qu'il a consacrées et par les obstacles que, à l'aide ces erreurs, il a pu mettre à la connaissance de la vérité.

Je crois pouvoir avancer que si la commission Chervin, si l'Académie entière eût connu ces documens, que M. Bourdon et les autres membres de la commission indiqués veulent bien dire *si multipliés*, si elle eût connu ces travaux *si nombreux* et *si importans*, ces *longues et laborieuses recherches*, etc., dans ce cas, cette commission et l'Académie de Médecine toute entière auraient bien pu ne pas parler, plus qu'elles ne l'on fait, de désintéressement de ma part, fait pour commander l'*estime* et l'*étonnement*, ni de *sacrifices* énormes de tout genre, ni de l'oubli du gouvernement, ni de l'*indifférence* de mes confrères, ni de *droit*

à d'*importantes récompenses*, etc.; mais du moins, sans doute, n'auraient-elles pas fait entendre que M. Chervin possédait *seul* tous ces avantages; du moins n'auraient-elles pas dit formellement que ce médecin avait pour *mission* de *compléter et de rectifier les documens des médecins français* qui sont allés à Barcelone avant lui; du moins, dirai-je encore, auraient-elles fait une exception à mon égard, attendu que je suis au nombre de ces médecins; en effet, ne me suis-je pas rendu aussi à Barcelone avant lui, et ne suis-je pas également médecin français? Si l'on devait en juger par nos actions, je pourrais même, je crois, paraître plus français que M. Chervin! Je n'ai pas, comme lui, employé différens moyens pour repousser des documens dont la connaissance ne peut qu'être très utile et même très nécessaire à la science, et très honorable, je pense, pour notre pays! Je n'ai pas tout fait pour dénigrer un de mes compatriotes, un de mes confrères, qui aurait tout fait, lui, pour mériter la considération, l'estime et la reconnaissance de tous les gens de bien, et surtout des médecins français, qui aurait fait beaucoup plus que moi; ni pour étouffer des vérités *très importantes* que ce confrère soutiendrait depuis long-temps, et qu'il appuierait de toute sorte de faits et d'argumens, ainsi que de l'opinion de milliers d'auteurs!

Ce n'est point assez que les vérités que je soutiens aient les infectionnistes pour adversaires, il faut qu'elles aient encore, même aujourd'hui, les contagionistes. On va juger de l'état des choses à cet égard par le court exposé suivant :

M. le docteur Bousquet, s'était chargé, il y a quelque temps, de faire, devant l'Académie de Médecine, un rapport sur mes documens. Il parut y prendre de plus en plus de l'intérêt, après que je lui en eus présenté le catalogue et que je lui eus donné quelques explications de vive-voix. Il me témoigna l'intention de mettre beaucoup d'empressement pour ce rapport; il m'en indiqua une époque très rapprochée. Mais M. Pariset, survenu dans le lieu où nous nous trouvions, tint un langage tel que je dus penser que M. Bousquet pourrait compromettre ses intérêts, en persistant dans ses bonnes dispositions, comme

placé, selon ce qu'il m'a dit lui-même en diverses circonstances, sous la dépendance de ce confrère. Je lui exprimai mes craintes à cet égard; il me répondit de manière à me faire entendre clairement qu'elles n'étaient que trop fondées; il alla jusqu'à me déclarer qu'il serait possible qu'il se laissât influencer. Je crus donc devoir lui proposer de retirer mes documens de ses mains, plutôt que de l'obliger, faute de prendre ce parti, à faire un acte susceptible d'inconvéniens plus ou moins graves pour lui. Il me remercia de ce qu'il appela une preuve de délicatesse de ma part, et mes documens furent effectivement remportés par moi.

Je n'ai nullement douté que l'Académie de Médecine saurait apprécier ma conduite dans cette occasion comme dans toute autre, et qu'elle me tiendrait compte de mes ménagemens; je me suis persuadé qu'elle nommerait un autre membre de la commission; mais il n'en a pas encore été ainsi. Il y a déjà assez long-temps qu'a eu lieu l'événement dont je viens parler, et le nouveau membre de la commission, ou du moins le nouveau rapporteur, est toujours à nommer!

Tout ce que j'ai fait connaître précédemment, notamment la lettre de M. le docteur Bourdon, pourrait donner une idée de la nature du rapport depuis si long-temps attendu, fait d'après les dispositions manifestées d'abord si formellement par M. Bousquet. Ce médecin avait montré la même bonne volonté aux autres membres de la commission, et ç'avait été absolument sur sa demande que j'avais fait déposer mes documens chez lui, dans la vue du rapport.

Ce fait paraissant avoir été entièrement dénaturé devant l'académie, j'ai cru devoir le présenter ici tel qu'il est réellement, sans aucune autre réflexion et sans commentaire.

—

RÉSUMÉ ET CONCLUSION.

J'ai fait voir l'état où l'on eût trouvé les choses dès 1822, et même dès 1814, si, dès 1814, ou du moins dès 1822, on les eût examinées.

J'ai rappelé le jugement porté, en 1821, par une commission de l'Académie des Sciences, sur tous les documens qu'alors j'avais déjà recueillis et consignés, soit dans l'ouvrage que j'ai publié en 1819, qui traite toutes les grandes questions relatives aux épidémies, dans autant de chapitres particuliers, et qui, partout, s'appuie d'une multitude de faits, qui s'appuie de tous ceux que les siècles ont offerts, comme du sentiment des meilleurs auteurs; soit dans un autre mémoire inédit, qui avait principalement pour objet la nature du mal, et où je prouve l'identité des maladies épidémiques avec nos maladies fébriles ordinaires, de manière à résoudre, par cela seul, la question de la contagion dans les premières; puisque les unes n'ayant pas ce caractère, les autres ne peuvent pas l'avoir non plus.

J'ai rappelé de même le jugement du congrès médical formé, d'après ma proposition, sur le théâtre et au moment de la plus grande épidémie de ces derniers temps, espèce d'académie temporaire, assemblée la plus compétente qui ait existé, composée de médecins espagnols et anglais, tous très éclairés, qui voulurent bien ainsi se joindre à moi, d'opinion d'abord différente, mais qui finirent par adopter la mienne à l'unanimité, en comparant les faits que j'ai consignés dans l'ouvrage indiqué avec ceux qu'ils avaient observés eux-mêmes en divers pays, et surtout dans l'épidémie actuelle, et qui, par là, auraient justifié, s'il eût été nécessaire, le jugement de l'Académie des Sciences.

J'ai rappelé aussi le langage de plusieurs autres médecins très compétens, autrefois zélés partisans du système de la contagion, et qui, ayant reconnu la vérité relativement à ce que l'on appelle fièvre jaune, comme relativement à plusieurs autres points, à l'aide des faits que j'ai rapportés de Barcelone et de mes autres

documens, finirent par me dire que c'était *à moi seul* que l'on devait cette vérité, ajoutant que l'on ne *pourrait s'empêcher de le reconnaître.*

On a dû remarquer, en outre, que, tandis qu'une partie seulement de mes documens a été publiée par les médecins dont je viens de parler, comme seule suffisante, quelques autres en ont rejeté la totalité, et cela, sur la parole d'un autre médecin; quoique, par son langage et par sa conduite, ce médecin ait prouvé qu'il ne sait nullement de quoi il parle; quoique, dans tous les cas, ce même médecin ait violé toutes les lois de la raison, de la justice, de l'humanité; quoiqu'il ait agi contre l'honneur même de notre pays; quoiqu'il ait ainsi foulé aux pieds les divers jugemens que j'ai cités, jugemens qui s'appliquaient précisément à cette maladie prétendue distincte appelée fièvre jaune, dont il dit s'être exclusivement occupé, comme à toutes les autres maladies fébriles prétendues distinctes, auxquelles il déclare en même temps être resté absolument étranger.

Comme je l'ai dit en commençant, dans le cas même où je m'abuserais, on s'est privé du droit de le prétendre, en n'examinant pas les milliers de faits que je présente.

Les partisans de l'erreur ne répondent que par des insultes et par des outrages à mes réclamations; mais des outrages et des insultes sont-ils des raisons auprès des hommes judicieux, éclairés et sincèrement amis de la vérité, sincèrement zélés pour les grands intérêts que j'ai entrepris de défendre?

J'adresse mes réclamations surtout à l'Académie de Médecine en général, et à chacun de mes collègues en particulier. Tous amis de la justice, qu'il faudrait enfreindre d'une manière révoltante et inouïe pour ne pas faire droit à de si justes plaintes; tous amis de la vérité, tous, en un mot, amis du bien, tous accueilleront ces réclamations. N'y eût-il qu'un seul d'entr'eux qui en aurait connaissance, dès la séance prochaine, tout le mal sera réparé. On s'empressera de rétracter un jugement erroné, porté sans connaissance de cause. Il est permis de se tromper et de commettre ainsi de grands préjudices, du moins on en est

excusable; mais on ne l'est pas de persister, lorsque l'on possède tous les moyens de reconnaître l'erreur où l'on s'est laissé entraîner.

Par la rétractation que je demande et que j'espère, tout sera remis à sa place. L'honneur, la dignité de l'académie, l'honneur de la médecine française, et même celui du nom français en général, tous les intérêts viennent solliciter avec moi dans cette circonstance. En faisant droit à ma réclamation, on se trouvera dans la voie de la saine doctrine, comme de la justice; on rendra toute leur valeur aux faits les plus propres à mettre la vérité dans tout son jour, relativement aux questions agitées; on procurera même cet avantage aux faits que M. Chervin a recueillis; on les arrachera ainsi eux-mêmes à la nullité, à l'anathême dont les ont frappés les principes de ce médecin, qui les a attachés à une dénomination vague, insignifiante et absurde; dénomination qui, par conséquent, devait, comme je l'ai annoncé, être bientôt abandonnée, et qui, en effet, l'est *aujourd'hui généralement*. L'humanité aura à s'applaudir d'un grand triomphe sur diverses erreurs des plus funestes pour les gouvernemens et pour les peuples, et ce triomphe sera dû surtout à ce corps savant, qui a déjà rendu tant d'autres services!

Nota. — Pour marquer ici, de la manière la plus exacte possible, le terme où je suis parvenu, dans l'intérêt même de la science, je crois devoir donner la liste des principaux mémoires que j'ai composés et de quelques autres travaux. Je présente d'ailleurs les uns et les autres comme pièces à l'appui de ce que j'ai avancé en diverses circonstances.

C'est uniquement avec des faits que l'on pouvait décider les questions sur lesquelles j'ai appelé depuis long-temps l'attention des médecins, ils sont la vérité en action; c'est avec des faits que j'ai traité toutes ces questions, ce sont eux seuls que j'ai toujours laissé parler.

Si quelque confrère peut se flatter d'être arrivé au but que l'on a en vue, ce ne sera donc qu'en répétant ce que je proclame moi-même depuis longues années. Pourquoi ne pas en faire sur-le-champ l'application?

—

CATALOGUE

DES DOCUMENS DE L'AUTEUR RELATIFS A LA NATURE ET AUX CAUSES DES MALADIES FÉBRILES ÉPIDÉMIQUES (1).

Pièces relatives à la nature des affections fébriles épidémiques.

Distinctions admises, sans fondement, entre les affections fébriles réputées contagieuses et celles auxquelles on n'accorde pas ce caractère.

Autre Mémoire sur la nature de la fièvre proprement dite, et sur l'identité de toutes les affections fébriles entre elles.

Mémoire particulier sur l'identité des affections appelées fièvre jaune, avec diverses autres affections fébriles également prétendues distinctes.

Tableau synoptique et comparatif des symptômes observés sous les noms de peste, de typhus, de fièvre jaune, de fièvre adynamique, de fièvre ataxique, de fièvre intermittente-pernicieuse et de choléra-morbus.

(1) Tous les mémoires indiqués dans cette liste ne sont, comme il a été dit, qu'un exposé des faits et du sentiment des meilleurs observateurs, et la conséquence de l'un et de l'autre. Parmi les faits, se trouve le résultat de mes propres observations.

Si, malgré tous les moyens que j'ai employés pour m'éclairer, je suis dans l'erreur, il serait bon de le faire remarquer; ce qui serait d'autant plus facile, que les faits et le sentiment des auteurs, tout apportés par moi-même, sont là pour mettre dans le cas de tout apprécier.

Mais ces faits et ce sentiment des auteurs, ainsi que le jugement déjà porté par divers corps savans, et les résultats que j'ai obtenus de l'application de mes principes, me semblent trop propres à les justifier, pour que je ne les croie pas fondés.

Tableau semblable pour les altérations morbides trouvées après la mort.

Nature protéiforme de l'épidémie qui a régné dans Barcelone en 1821.

Tableau comparatif des symptômes observés en Grèce, du temps d'Hippocrate, sous le nom de peste et sous d'autres dénominations; dans le Devonshire, en 1724, sous le nom de coliques de Devonshire; en Suisse et en Allemagne, du temps de Zimmermann, en 1765, sous le nom de dysenterie; à Barcelone et à Marseille, etc., en 1821, sous les noms de fièvre bilieuse, de *typhus nostras*, de choléra-morbus, de typhus nautique, de typhus amaril, etc.; à Paris, en 1822, sous le nom de fièvre bilieuse, sous d'autres noms encore, ou sans autre désignation que celle des symptômes; à Moscou, à Varsovie, etc., en 1830 et 1831, sous les noms de choléra-morbus de l'Inde, de choléra-morbus seulement, de dysenterie, de typhus, etc., etc., etc.

Le système de la contagion adopté par rapport aux maladies appelées autrefois pestilentielles et aujourd'hui typhoïdes, résultant surtout de ce que, vers la fin du 15me siècle, on a confondu ces maladies avec la siphilis.

Beaucoup d'autres notes sur le même sujet, la nature du mal.

Exposé du sentiment des meilleurs auteurs sur ce sujet.

Je puis rapporter ici le chapitre IV de l'ouvrage que j'ai publié en 1819, sur les causes des épidémies, etc.; chapitre entièrement consacré aussi à prouver l'identité que je soutiens, entre les affections fébriles épidémiques réputées contagieuses et les affections fébriles auxquelles on refuse ce caractère.

Pièces relatives aux causes des maladies épidémiques.

Seize à dix-huit pièces relatives aux épidémies de Nemours, Bautzen, Dresde, Géringswalde, Josephstadt, etc.

Mon ouvrage de 1819 sur les causes des épidémies, les moyens d'y remédier et de les prévenir, où sont traitées toutes les grandes questions agitées, qui contient un article particulier sur

chacune des grandes épidémies qui ont régné depuis les premiers temps historiques jusqu'à nous, offrant ainsi tous les faits, offrant de même le sentiment des meilleurs observateurs; de manière que la vérité ne peut manquer d'être reconnue, de quelque côté qu'elle se trouve. La question des quarantaines est traitée à fond en particulier, et considérée, sous toutes les faces, comme les autres.

Traduction de l'ouvrage qui vient d'être indiqué, dans les pays étrangers, où il est considéré comme le plus complet qu'il y ait.

Exposé des résultats de l'assemblée médicale formée à Barcelone, d'après ma proposition, au moment même de l'épidémie.

Note que m'adressa, dès les premiers jours de mon arrivée à Barcelone, M. le professeur Pignillem, président de la subdélégation de médecine de la Catalogne, second professeur de médecine pratique, etc., sur sa rétractation, comme partisan du système de la contagion, et sur ses motifs (1).

Mémoire particulier sur les véritables causes des maladies appelées peste d'Orient.

Mémoire sur les véritables causes des principales épidémies des derniers siècles.

Mémoire particulier sur l'inutilité et les inconvéniens des cordons et des lazarets.

Notes qui me furent données sur la dernière épidémie de Barcelone, par MM. les docteurs Campmani, médecin en chef du lazaret, etc.; Salva, doyen de la faculté de médecine, professeur de médecine pratique, etc.; Joanich, qui a bien voulu dres-

(1) Ce médecin justement célèbre, cédant à l'influence exercée d'abord par les contagionistes, et surtout par M. le docteur Pariset, avait attaqué mon ouvrage de 1819, en publiant une critique qu'en avait faite M. Mazet, critique contre laquelle j'ai cru que les faits me défendraient assez eux-mêmes. Effectivement, M. Pignillem, ayant comparé ceux qu'est venu lui offrir la nouvelle épidémie, avec ceux que j'ai consignés dans l'ouvrage cité, il a fini par en devenir le plus zélé partisant et par en proclamer les principes.

ser pour moi un exposé court, mais très exact, de ce qui s'est passé, pendant l'épidémie à Barcelonette, où il a été renfermé depuis le commencement de la calamité jusqu'à la fin, exposé dans lequel il se montre aussi judicieux qu'éclairé.

Relation très étendue de cette épidémie par le traducteur de mon ouvrage à Barcelone.

Relation médicale de la même épidémie faite par moi-même et la plus circonstanciée qu'il y ait.

Mémoire particulier sur les causes de cette calamité.

Note sur la nature et les causes de l'épidémie qui régna en 1828, à Gibraltar, sous le nom de fièvre jaune.

Mémoire sur les causes des maladies épidémiques qui régnèrent dans la Russie, notamment à Moscou, en 1830.

Mémoire sur la non-infection.

Exposé du sentiment des meilleurs observateurs sur les véritables causes des maladies épidémiques appelées vulgairement peste.

Tableau comparatif des faits rapportés de Barcelone par M. le docteur Chervin, et de ceux que j'en avais rapportés moi-même avant le voyage de ce médecin; tableau qui fait voir combien on a été induit en erreur à cet égard.

Mémoire sur le traitement des maladies appelées choléra, et de toutes les affections analogues.

Note lue à l'Académie des Sciences, le 9 septembre 1833, sur la solution des grandes questions relatives aux maladies épidémiques, notamment sur celle de la questien des quarantaines, sur la signification véritable des mots *épidémie* et *peste*.

Quatorze propositions sur les maladies fébriles en général et principalement sur les points relatifs aux épidémies les plus importans, appuyées de tous les faits et du sentiment des auteurs les plus justement célèbres.

Recueillir des milliers de faits que des circonstances favorables et mon zèle m'ont mis dans le cas d'observer; recueillir de même tous les autres faits anciens et nouveaux; recueillir encore le sen-

timent des meilleurs observateurs sur la nature du mal comme sur ses causes; appliquer ces faits multipliés et ce sentiment, ainsi que les connaissances fondamentales, qui ont été l'objet de longues études de ma part, à toutes les grandes questions relatives aux maladies fébriles ordinaires et épidémiques; appeler l'attention des autres médecins sur ces questions, après les avoir long-temps méditées et avoir laissé parler surtout les faits indiqués, sans chercher à faire le moindre éclat; tout sacrifier, places et clientelle, et même jusqu'à ma réputation, qui m'est plus chère que la vie; consacrer de longues veilles, m'imposer des voyages également longs, dangereux, pénibles et dispendieux, pour le triomphe comme pour la recherche de grandes vérités, en général, jusqu'à ce jour, peu ou point connues; voilà ce que j'ai eu à faire, voilà ce que je crois pouvoir dire avoir fait.

L'appel adressé, en 1825, à tous les savans, principalement aux médecins, par un des hommes de l'art qui lui ont rendu le plus de services, M. le baron Dupuytren, et qui a cru encore nécessaires, pour atteindre le but désiré, même en quelques points seulement, des sommes incalculables; cet appel, j'ose le dire, a été satisfait; il l'était d'avance, il était même dépassé : il ne s'agissait que de constater cet état de choses.

Que maintenant, après avoir long-temps et fortement combattu mes opinions, des confrères, M. Chervin le premier, s'efforcent d'exploiter ces opinions à leur profit; que ces médecins veuillent ainsi s'approprier le fruit de mes propres travaux; que d'autres applaudissent à de telles vues et à de tels efforts; que l'on n élève la voix que pour chanter un tel triomphe, ou que l'on attende que d'autres encore viennent, avec moins de faits que moi et après moi, soutenir les vérités que je soutiens depuis plus de vingt-cinq ans, soit (1); pour moi, ma tâche est remplie; je crois pouvoir dormir tranquille; je souhaite à ceux qui se sont faits mes adversaires de jouir du même avantage, s'ils le peuvent!

(1) Dès ce moment, si l'on voulait tenir compte de ce qu'il y a de fait, il ne serait plus question de quarantaines, ni pour Alger, ni pour d'autres pays! Mais !!! *Usquequò*?

Par ce qui suit on va voir, je pense, que ce que j'ai fait pour les maladies épidémiques, je l'ai fait de même pour nos maladies de tous les jours.

Autres mémoires que j'ai composés sur divers points d'anatomie, de médecine et de chirurgie.

Mémoire sur la meilleure méthode pour l'enseignement de l'anatomie.

Mémoire sur la polypharmacie, où je m'appuie de la méthode des médecins les plus célèbres de tous les temps.

Mémoire sur l'avantage de pratiquer la paraccuthèse dans les premiers temps de la maladie.

Mémoire sur la fracture du col du fémur, où je fais remarquer les inconvéniens et l'inutilité, dans cette fracture, des mouvemens du membre pour la reconnaître, et où j'indique d'autres signes.

Note sur un moyen de réduire facilement la luxation de la rotule.

Mémoire sur un nouveau bandage pour la luxation et la fracture dela clavicule.

Note sur la ligature de l'artère brachiale ouverte dans l'étendue d'un pouce environ, suivie de la guérison au bout de quinze jours.

Observation sur une fistule à l'anus guérie par la compression.

Observations sur plusieurs nouveaux fébrifuges que j'ai employés avec succès dans l'hôpital de Nemours.

Notice sur une dyssenterie épidémique qui a régné dans le canton de Nemours et dans les environs.

Mémoire sur les avantages et les inconvéniens des fruits par rapport à la dyssenterie, où je fais connaître l'opinion à cet égard des médecins les plus justement estimés de tous les temps.

Notice sur les diverses formes que peut prendre une épidémie.

Observations topographiques sur la ville de Nemours et sur ses environs.

Notice sur les maladies les plus communes dans cette ville, et sur les meilleurs moyens d'y remédier.

Mémoire sur les causes de l'insalubrité qui règne dans l'hôpital de Nemours, et sur les moyens d'y remédier.

Observations sur l'usage du kinkina dans le cas d'obstruction et d'hydropisie avec fièvre intermittente.

Observations sur diverses épidémies très meurtrières, que j'avais annoncées comme devant se développer sans l'influence des erreurs que je combats, et qui se sont dissipées sur-le-champ par l'application de mes principes.

Mémoire sur le traitement des affections catarrhales de la poitrine.

Etat normal de l'embryon et de ses dépendances, prises fréquemment pour ce que l'on nomme faux-germe.

Rapports annuels sur l'état sanitaire de l'hôpital de Nemours, de 1805 à 1816.

Mémoire sur un nouvel appareil utile dans toutes les fractures des membres, et nécessaire dans le cas de plaie (1).

Note sur les avantages de la compression dans un grand nombre de cas, tels que ceux de gangrène, d'engorgement et d'hémorrhagie de l'utérus, d'hydropisie, etc.

Note sur certaines propriétés attribuées tantôt à l'émétique (dento-tartrate de potassium et d'antimoine) tantôt à l'ipécacuanha, ainsi que sur le traitement et la marche des maladies fébriles graves, et sur le traitement de quelques autres affections.

Note sur l'usage des mouchetures dans toutes les inflammations dont le siège en permet l'emploi.

Note sur le traitement des maladies appelées choléra, et de toutes les affections analogues.

Mémoire où je fais connaître les véritables causes des dernières épidémies de la Russie, et les moyens d'en prévenir de semblables.

Résultats avantageux de l'application de mes principes, à Paris et dans les départemens, où je me suis rendu, à mes frais, pour y combattre l'épidémie appelée choléra, dans les lieux les plus ravagés.

(1) Voyez quelques remarques sur cet appareil, p. 83 et 84.

REMARQUES

Sur l'appareil pour les fractures indiqué dans la liste précédente.

Cet appareil, absolument inamovible, laisse l'endroit de la blessure parfaitement libre ; il n'occasionne ainsi ni trop, ni trop peu de pression sur cet endroit, en raison du gonflement ou du dégorgement dont il est susceptible ; il ne peut, non plus, tendre à enfoncer dans les chairs le bout des fragmens ou des esquilles, ni causer de la douleur, ni empêcher la sortie de matières qui ne sauraient avoir une trop libre issue. Il permet, 1° de voir tout ce qui se passe dans la plaie et aux environs ; 2° d'oter aussi souvent qu'on le veut, jusqu à la plus petite quantité du suintement ou de la suppuration ; 3° de pratiquer les opérations qui peuvent être nécessaires, sans faire faire aux fragmens même le moindre mouvement entre eux ; s'il y a des exceptions, elles doivent être rares. Dans le plus grand nombre des cas, il peut dispenser d'ôter les esquilles et de faire de grands débridemens; il rend ainsi le premier pansement infiniment moins long et moins douloureux, que les pansemens faits avec les autres appareils, et ce premier pansement peut être aussi le dernier ; dumoins, ce qui reste à faire mérite à peine ce nom.

Par cette méthode, on peut donc secourir promptement un grand nombre de blessés qui, sans cela, pourraient rester sur un champ de bataille exposés à périr des suites de leurs blessures ou de la main même de l'ennemi. On peut également conserver la vie et l'intégrité de leur membre à un grand nombre aussi de malheureux qui pourraient perdre ce dernier et même la vie.

Nécessaire dans le cas de plaies compliquées de fracture, mon appareil peut être du moins très-utile même dans le cas de la fracture la plus simple. J'ose donc dire que ce serait rendre un grand service à l'humanité, et surtout aux défenseurs de l'é-

tat, et à l'état lui-même, que de le faire connaître. Mais par des motifs que je ne veux pas apprécier ici, un rapport qui devait procurer cet avantage dès 1830, est encore à faire!

Depuis l'époque où j'ai imaginé cet appareil, à l'occasion d'un blessé de Juillet prêt à succomber, et qui maintenant est marié et bien portant (1), j'ai pu du moins en faire de nouveau moi-même l'application, et cette application, comme la première, a entièrement répondu à mon attente, quoique le cas parut de même, évidemment mortel. Le rapport attendu ayant eu lieu à temps, on aurait joui du même avantage pour beaucoup de blessés de juillet à Paris en 1830, pour ceux de Lyon en 1831, pour ceux de Paris encore en 1832, pour ceux de la Pologne même année, pour ceux d'Anvers en 1833. etc. etc.

J'ai employé une troisième fois ce même appareil ces jours-ci pour une fracture très-oblique de l'humérus, qui offrait un grand déplacement et que, d'après cela, il était difficile de maintenir réduite. Pour obvier à cet inconvénient, j'ai employé en même temps un petit appareil particulier, qui, n'occupant que l'endroit de cette fracture lui-même, peut être ôté et remis à volonté sans déranger le premier, et, par conséquent, sans imprimer de mouvemens entre les fragmens.

(1) Tous les autres blessés dans le même cas ont succombé après de grandes souffrances, ou sont privés de leur membre et en proie à d'autres maux.

FIN.